pas d'elle-même, elle peut désormais commencer à en faire part aux autres, sans s'appauvrir. Elle donne déjà des signes qu'elle possède des trésors célestes; elle brûle du désir de les distribuer, et elle supplie le Seigneur de ne pas la laisser seule dans une telle abondance. Elle procure le bien spirituel du prochain, presque à son insu et sans rien faire par elle-même dans ce but; mais les autres le comprennent, car les fleurs de son jardin répandent un tel parfum, qu'ils désirent s'en approcher. Ils comprennent qu'elle est enrichie de vertus; ils voient que ses fruits sont pleins d'attraits et, comme elle, ils voudraient s'en nourrir.

Si cette terre a été profondément travaillée par les épreuves, les persécutions, les murmures, les maladies, toutes choses sans lesquelles bien peu arrivent à cet état; si elle est devenue souple par un absolu détachement de son propre intérêt, l'eau la pénètre si bien qu'elle ne souffre presque jamais de la sécheresse. Mais si l'âme est encore attachée à la terre, si elle se trouve au milieu des épines, comme je l'étais au début; si elle n'a pas encore renoncé à toutes les occasions dangereuses, si enfin elle ne manifeste pas la reconnaissance que méritent de si hautes faveurs, elle sera dans l'aridité comme avant. Supposez que

le jardinier se néglige alors, et que le Seigneur ne veuille pas envoyer par pure bonté une nouvelle pluie, vous pouvez considérer le jardin comme perdu. C'est là ce qui m'est arrivé à moi-même plusieurs fois. J'en suis, je l'avoue, tout épouvantée, et si je n'en avais fait moi-même l'expérience, je ne pourrais le croire. Mais je le dis pour la consolation des âmes faibles comme la mienne, afin qu'elles ne désespèrent jamais et qu'elles ne cessent point d'avoir confiance en la miséricorde de Dieu. Viendraient-elles à tomber après avoir été élevées par le Seigneur à un si haut état, qu'elles ne se découragent point, si elles ne veulent se perdre entièrement; car les larmes peuvent tout gagner, et une eau en attire une autre.

Voilà l'un des motifs qui m'encouragent, au sein de ma misère, à exécuter l'ordre que l'on m'a donné de composer ce récit, et de raconter ma triste vie ainsi que les faveurs dont le Seigneur m'a comblée quand je l'offensais au lieu de le servir. Je voudrais à l'heure présente jouir d'une très haute autorité, pour qu'on ajoutât foi à mes paroles. Je supplie Sa Majesté de m'accorder cette grâce. Je le répète donc, que nul de ceux qui ont commencé à faire oraison ne se décourage jamais en disant : Si je commets

encore des fautes, il est pire pour moi de continuer cet exercice de l'oraison.

Et moi, je pense que le pire c'est d'abandonner l'oraison et de ne point se corriger. Mais si on ne l'abandonne pas, on peut m'en croire, elle nous conduira au port de la lumière. Le démon m'a tendu ici le plus insidieux des pièges. Je souffris tant à la pensée que j'étais bien peu humble de faire oraison lorsque j'étais si mauvaise que, je le répète, j'abandonnai cet exercice un an et demi, ou au moins un an, car pour les autres six mois je ne m'en souviens pas bien. Il n'en fallait pas davantage, comme cela eut lieu, pour me mettre moi-même en enfer, sans qu'il fût besoin des démons pour m'y précipiter. O mon Dieu, quel aveuglement profond ! Et comme le démon atteint bien son but, quand il dirige tous ses efforts pour nous faire abandonner ce saint exercice ! Il sait bien, le traître, qu'une âme qui persévère dans l'oraison est perdue pour lui ; il n'ignore pas que les chutes où il l'entraîne serviront ensuite, grâce à l'infinie bonté, à lui donner un plus grand élan au service de Dieu. Il a donc quelque intérêt à la détourner de l'oraison.

O mon Jésus ! quel spectacle que celui d'une âme parvenue à cet état qui tombe ensuite dans

quelque péché, et à qui vous daignez dans votre miséricorde tendre de nouveau la main pour la relever ! Comme elle reconnaît bien la multitude de vos grandeurs et de vos miséricordes, et en même temps la profondeur de sa misère ! C'est ici qu'elle s'anéantit véritablement et reconnaît vos perfections. Elle n'ose lever les yeux ; si elle le fait, c'est pour apprendre ce qu'elle vous doit. Elle s'adresse pleine de confiance à la Reine du ciel et la conjure de vous apaiser. Elle invoque les Saints qui sont tombés après avoir été appelés par vous, et les supplie de venir à son secours. Il lui semble que tous vos dons sont des excès de votre libéralité, car elle se reconnaît indigne que la terre la supporte. Elle s'empresse de recourir aux sacrements. Un foi vive l'anime quand elle découvre la vertu que vous y avez déposée. Elle vous bénit de ce que vous nous avez laissé ce remède, ce baume si salutaire qui non seulement ferme extérieurement nos plaies, mais les fait disparaître entièrement. Un tel spectacle la ravit. Et qui donc, ô Seigneur de mon âme, ne serait saisi d'étonnement, en vous voyant user d'une miséricorde si grande et d'une faveur si excessive, vis-à-vis d'une trahison si noire et si abominable ? Je ne sais comment, en écrivant ces lignes, mon cœur ne se brise pas. Cela vient

sans doute de ma malice. Et par ces petites larmes que vous me faites répandre, mais qui, en tant qu'elles viennent de moi, coulent d'une source bien impure, je semblerais réparer tant de trahisons et toutes les fautes que je ne cessais de commettre, pour détruire les bienfaits dont vous m'avez comblée! Donnez vous-même, ô mon Dieu, de la valeur à ces larmes. Purifiez une eau si trouble, ne serait-ce que pour préserver les autres de la tentation où je me suis trouvée, de porter des jugements sur votre conduite. Je disais en moi-même : Pourquoi, ô mon Dieu, ne favorisez-vous pas des personnes très saintes, qui ont toujours travaillé à vous servir fidèlement, qui vous sont consacrées dès l'enfance et qui sont de vraies religieuses, tandis que moi, je n'en ai que le nom? Et cependant je voyais que vous ne leur accordiez pas les mêmes grâces qu'à moi. Je le comprends, ô mon Bien, vous attendiez pour leur donner toute la récompense en une fois. Faible comme je le suis, j'avais besoin de ces grâces. Mais ces âmes, généreuses comme elles le sont, vous servent sans un pareil soutien, et vous les traitez comme des personnes fortes et désintéressées. Toutefois, ô mon Dieu, vous le savez, un cri de mon cœur s'élevait souvent vers vous pour excuser les personnes qui

murmuraient contre moi. A mon avis, elles n'étaient que trop fondées à le faire. Cela avait lieu, ô mon Dieu, lorsque vous me souteniez dans votre bonté, pour que je ne vous offense plus autant, et que je me tenais à l'écart de tout ce qui me semblait devoir vous contrister. Aussitôt, Seigneur, vous avez commencé à ouvrir vos trésors à votre servante. Vous n'attendiez, ce semble, qu'un peu de bonne volonté et de disposition à les recevoir, puisque vous avez mis tant de promptitude non seulement à me les donner, mais à vouloir faire connaître que vous me les accordiez.

A peine, en effet, en eut-on connaissance, que l'on commença à avoir bonne opinion de celle dont la profonde malice, si transparente pourtant, n'était pas bien connue de tous. Mais d'un autre côté commencèrent aussitôt les murmures et les persécutions; et, à mon avis, on avait grandement raison. Aussi, je n'avais de rancune contre personne, mais je vous suppliais d'avoir égard au motif qui les guidait.

On disait que je voulais passer pour sainte, et que j'inventais des nouveautés, quand j'étais encore bien loin d'accomplir même ma règle en entier et de marcher sur les traces des religieuses si bonnes et si saintes du monastère.

Pour moi, je le reconnais, je ne parviendrai jamais à leur perfection, si Dieu dans sa bonté ne fait tout lui-même. Je n'étais bonne en effet qu'à détruire les coutumes édifiantes pour leur en substituer d'autres qui ne l'étaient pas; du moins, je faisais mon possible pour les introduire; car pour le mal mon pouvoir était grand. Aussi on n'était nullement coupable de me condamner. Je parle ici non seulement des religieuses, mais encore des personnes du dehors : elles me découvraient mes vérités, parce que vous le permettiez ainsi, ô mon Dieu.

J'étais parfois tourmentée de cette tentation dont j'ai parlé, quand, un jour, en récitant les Heures, j'arrive à ce verset : *Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vos jugements sont équitables* (1). Je me mis à considérer combien cette parole est véritable. Car sur ce point le démon n'a jamais pu par ses tentations me faire douter que vous, ô mon Dieu, vous ne fussiez la source de tous les biens; jamais, non plus, il n'a pu me faire chanceler sur une seule vérité de la foi. Au contraire, plus ces vérités dépassaient l'ordre naturel, et plus ma foi était vive. Ma dévotion même en devenait plus grande. En considérant, ô mon

(1) Ps. 118.

Dieu, que vous êtes tout-puissant, j'embrassais d'avance toutes les merveilles que vous pourriez accomplir. Je le répète, je n'ai jamais eu le moindre doute sur la foi.

Je considérais donc comment vous refusiez dans votre justice, ô mon Dieu, à un grand nombre de religieuses qui, je l'ai dit, étaient vos servantes très fidèles, les délices et les faveurs dont vous m'aviez comblée, malgré mon indignité. Et vous m'avez répondu : *Pour toi, sers-moi, et ne t'occupe point de cela.* Ce fut la première parole que je vous entendis m'adresser. Aussi je fus toute saisie d'étonnement. Comme je dois expliquer plus tard la manière dont ces paroles se font entendre, ainsi que plusieurs autres points, je n'en dirai rien ici. Ce serait sortir de mon sujet et je m'en suis déjà assez écartée, si je ne me trompe, car je ne sais presque plus où j'en suis de mon récit, et il ne peut en être autrement. Aussi, mon fils, vous me pardonnerez toutes ces digressions. Quand, en effet, je considère la patience dont le Seigneur a usé à mon égard, et cet état où il m'a élevée, il n'est pas étonnant que je perde le fil de mon discours et que je ne sache plus ce que j'ai à dire. Plaise au Seigneur que mes égarements soient toujours de cette nature! Que Sa Majesté ne permette jamais que

je puisse contrevenir tant soit peu à sa loi ; que, plutôt, il m'anéantisse à l'instant même!

Il suffit pour montrer ses grandes miséricordes qu'il m'ait pardonné non pas une fois, mais très souvent, une si noire ingratitude. Ce pardon qu'il n'a accordé à saint Pierre qu'une fois, il me l'a renouvelé souvent. Aussi le démon était bien fondé à me tenter, en me représentant que je ne devais pas prétendre à l'étroite amitié de Celui à qui je témoignais une inimitié si ouverte. Quel aveuglement était le mien ! Où donc, ô mon Dieu, étaient mes pensées, quand je cherchais hors de vous un remède à mon mal? Quelle folie de fuir la lumière, pour trébucher à chaque pas au sein des ténèbres! quelle humilité pleine d'orgueil le démon me suggérait en m'éloignant de cette colonne, de cet appui de l'oraison qui devait me préserver d'une chute si profonde! Maintenant encore, j'en suis dans la stupeur et je n'ai jamais, je crois, couru de si grands dangers qu'à ce moment où le démon me tendait ce piège insidieux sous couleur d'humilité. Voici les pensées qu'il me suggérait : Comment, étant aussi misérable après tant de grâces reçues, pouvais-je recourir à l'oraison ? Ne me suffisait-il pas de réciter, comme toutes les religieuses, les prières commandées? et puisque je m'en acquittais si

mal, pourquoi avais-je la prétention d'en faire davantage? C'était là montrer peu de respect pour Dieu et peu d'estime pour ses faveurs. C'était bien d'avoir de telles pensées et de tels sentiments ; mais la conclusion pratique que j'en tirai fut un très grand mal. Soyez béni, ô Seigneur, ô vous qui avez daigné me secourir!

C'est par là, je pense, que le démon commença à tenter Judas. Toutefois le traître n'osait pas m'attaquer d'une manière aussi ouverte, mais il en serait venu peu à peu à me jeter dans l'abîme où il l'avait précipité. Pour l'amour de Dieu, je supplie tous ceux qui s'adonnent à l'oraison d'y bien prendre garde. Qu'ils le sachent, durant tout le temps que j'ai cessé cet exercice j'ai mené une vie beaucoup plus infidèle qu'auparavant. Cela montre quel remède efficace, quelle charmante humilité le démon me conseillait. De plus, mon âme était en proie aux plus grandes inquiétudes! Mais comment aurait-elle pu jouir de la paix? L'infortunée, elle s'éloignait de Celui qui est son repos; et, sans oublier les grâces et les faveurs dont elle avait été comblée, elle voyait que tous les plaisirs de la terre ne sont qu'un objet de dégoût. Je me demande avec étonnement comment elle a pu supporter un tel état. Et si mes souvenirs sont bien fidèles, car il doit

s'être écoulé plus de vingt et un ans depuis cette époque (1), j'ai toujours entretenu en moi le ferme espoir de revenir à l'oraison ; mais j'attendais pour cela que mon âme fût exempte de toutes fautes. Hélas! dans quelle triste voie me jetait cette confiance! Le démon allait ainsi me tromper jusqu'au jour du jugement, pour m'entraîner alors au fond des enfers. Précédemment déjà, malgré l'oraison et les lectures où je puisais des lumières et découvrais mes infidélités, malgré les larmes dont j'importunais souvent le Seigneur, j'étais trop faible pour me soutenir ; comment donc, une fois éloignée de ces soutiens, adonnée aux passe-temps et aux occasions dangereuses, peu secondée pour le bien, et, j'ose le dire, ne trouvant de secours que pour m'aider à tomber, comment pouvais-je espérer autre chose que le sort dont j'ai parlé? Oui certes, il a beaucoup mérité devant Dieu ce religieux de l'Ordre de Saint-Dominique (2), homme d'une science profonde, qui m'a retirée d'un tel sommeil. Comme je crois l'avoir dit, il me fit communier tous les quinze jours. Le mal diminua. Je commençai à rentrer en moi-même, bien que je ne laissais

(1) Ce devait être vers l'année 1543 ou 1544.
(2) Le P. Vincent Baron. Cf. chap. VII.

pas de commettre encore des offenses contre Dieu. Mais, comme je n'avais pas perdu la route, j'y marchais à petits pas, tombant, me relevant. Or quand on ne cesse pas de marcher et d'avancer, on arrive, quoique tard, au but. A mon avis, perdre la route, ce n'est pas autre chose que laisser l'oraison. Que Dieu dans sa bonté daigne nous en préserver!

C'est donc bien clair, et il faut, pour l'amour de Dieu, y apporter la plus sérieuse attention : alors même qu'une âme reçoit de très grandes faveurs dans l'oraison, elle ne doit point se fier à elle-même, car elle peut tomber encore; elle ne doit non plus s'exposer en aucune manière aux occasions dangereuses. Qu'on y veille donc avec le plus grand soin, cet avis est très important. L'artifice dont le démon peut se servir ici, bien que la faveur vienne sûrement de Dieu, est de faire tourner, autant qu'il le peut le traître, la faveur elle-même à ses fins. Il cherche à séduire les âmes qui ne sont pas encore très avancées dans la vertu, la mortification ou le détachement. Car même une fois parvenues à cet état, elles n'ont pas, comme je le dirai plus tard, malgré leurs désirs et leurs résolutions, cette force qui leur permettra d'affronter impunément les occasions et les dangers. C'est là une doctrine

excellente : elle n'est pas de moi mais de Dieu. Aussi, je voudrais que les personnes ignorantes comme moi en fussent bien pénétrées. Une âme, serait-elle en cet état, ne doit pas se fier à ses forces pour se présenter d'elle-même au combat ; c'est assez pour elle de se défendre. Ce qu'il faut ici, ce sont des armes pour se prémunir contre les démons ; l'âme n'a pas encore assez de force pour les attaquer et les abattre à ses pieds, comme le peuvent faire les âmes qui sont dans l'état dont je parlerai plus loin.

Voici le piège que nous tend le démon. Une âme se voit très rapprochée de Dieu ; elle découvre la différence qu'il y a entre les biens du ciel et ceux de la terre ; elle reconnaît l'amour dont elle est l'objet de la part de Dieu ; et de la vue de cet amour naît en elle la confiance et la sécurité qu'elle ne tombera pas de cet état de bonheur. Il lui semble voir déjà la récompense dans toute sa clarté ; elle regarde comme impossible d'échanger un bien si délicieux et si suave même dès cette vie, pour des biens aussi vils et aussi bas que les plaisirs du monde. C'est par cette confiance que le démon arrive à lui faire perdre la défiance qu'elle doit avoir d'elle-même ; et ainsi, je le répète, elle s'expose aux dangers ; animée d'un beau zèle, elle commence à distribuer sans

mesure les fruits de son jardin; elle s'imagine qu'elle n'a plus rien à craindre pour elle-même. Ce n'est point l'orgueil qui la guide, car elle comprend bien qu'elle ne peut rien par elle-même; mais la grande confiance qu'elle a en Dieu n'est pas réglée par la discrétion. Cette âme ne considère pas que ses ailes sont trop débiles. Elle peut bien sortir du nid, et Dieu l'en tire parfois; mais elle est incapable de voler. Elle n'a pas encore des vertus solides; elle ne possède pas assez d'expérience pour connaître les dangers et elle ignore les dommages qu'elle se fait en se confiant en elle-même.

C'est là ce qui a été la cause de ma ruine. Aussi pour ce point et pour tous les autres, le secours d'un Maître est très nécessaire, ainsi que les rapports avec des personnes spirituelles. Oui, j'en suis bien persuadée, quand Dieu élève une âme à cet état, il ne cesse pas de la combler de ses grâces et il ne la laisse pas se perdre, si elle-même ne l'abandonne pas complètement. Mais si, comme je l'ai dit, elle vient à tomber, qu'elle prenne garde, pour l'amour de Dieu, qu'elle prenne garde de ne pas se laisser tromper par le démon, qui la porterait comme moi à abandonner l'oraison par fausse humilité, ainsi que je l'ai dit et voudrais le redire souvent. Qu'elle se

confie en la Bonté de Dieu, qui surpasse tout le mal que nous pouvons commettre. Si nous voulons revenir à son amitié par une humble connaissance de nous-mêmes, il oublie nos ingratitudes. Quant aux grâces dont il nous a comblés, elles ne sont pas un motif pour qu'il nous châtie d'y avoir été infidèles. Elles l'inclinent, au contraire, à nous accorder plus promptement le pardon; car il nous regarde comme des personnes qui étaient déjà de sa maison, et qui avaient déjà, comme on dit, partagé le pain de sa table. Que ces âmes donc se souviennent de ses paroles et considèrent sa conduite à mon égard. Je me suis plutôt lassée de l'offenser que lui de me pardonner. Jamais il ne se fatigue de donner; et le trésor de ses miséricordes ne peut s'épuiser; ne nous lassons donc point de les recevoir. Qu'il soit béni à jamais! Ainsi soit-il! et que toutes les créatures chantent ses louanges!

CHAPITRE XX

Ce chapitre montre la différence qu'il y a entre l'union et le ravissement ; il donne un aperçu du bonheur de l'âme, quand le Seigneur dans sa bonté l'élève à cet état ; il en montre enfin les effets. Cela est digne de beaucoup d'admiration.

Je voudrais bien, avec l'aide de Dieu, pouvoir exposer la différence qu'il y a entre l'union et le ravissement qu'on appelle encore élévation, vol d'esprit, transport, car c'est tout un. Je dis que tous ces dons signifient une même chose qu'on appelle aussi extase.

Le ravissement l'emporte de beaucoup sur l'union. Il produit des effets plus grands, ainsi que plusieurs autres opérations particulières. Sans doute, l'union semble être tout à la fois le point initial, intermédiaire et final du ravissement, et elle l'est en effet pour l'intérieur. Mais les autres effets du ravissement sont d'un ordre beaucoup plus élevé et se manifestent à l'intérieur et à l'extérieur. Que le Seigneur daigne expliquer lui-même cette doctrine, comme il a expliqué la précédente! Car bien certainement si Sa Majesté

ne m'avait fait comprendre par quels modes et quelles manières on peut en dire quelque chose, jamais je n'aurais pu y réussir.

Considérons maintenant que cette dernière eau dont nous avons parlé, tombe avec une telle abondance que, si la chose n'était impossible sur la terre, nous pourrions bien croire que la nuée elle-même de la Majesté infinie se trouve avec nous dans cet exil. Quand nous savons reconnaître un si grand bienfait, en accomplissant de bonnes œuvres selon toute l'étendue de nos forces, le Seigneur prend l'âme, et, disons-le maintenant, il l'élève complètement de terre, comme les nuées ou le soleil attirent les vapeurs, ainsi que je l'ai entendu dire (1). La nuée divine s'élève vers le ciel, emporte l'âme à sa suite et commence à lui découvrir les splendeurs du royaume qui lui est préparé. Je ne sais si la comparaison est exacte. En tout cas, les choses se passent vraiment ainsi. Dans ces ravissements, il semble que l'âme n'anime plus le corps; on perçoit d'une manière très sensible que la chaleur naturelle diminue et que le corps se refroidit peu à peu; on en éprouve une suavité et une

(1) La Sainte a mis à la marge : *Helo oido ansi esto de que cogen las nubes los vapores u el sol.*

joie extrême. Ici, il n'y a aucun moyen de résister. Dans l'union, comme nous nous trouvons sur notre terrain, nous le pouvons, bien qu'avec peine et difficulté; mais on peut presque toujours y résister. Ici, c'est impossible, au moins ordinairement. Très souvent même, prévenant toute pensée, toute coopération, le ravissement fond sur vous avec une impétuosité si soudaine et si forte, que vous voyez, que vous sentez s'élever cette nuée, ou cet aigle puissant qui vous emporte sur ses ailes.

On comprend, on voit, ai-je dit, qu'on est emporté, mais on ne sait à quel endroit. Malgré les délices que l'âme éprouve, elle ne laisse pas cependant, vu sa faiblesse naturelle, d'être saisie de crainte dans les commencements. Elle doit donc avoir beaucoup plus de courage et d'énergie que dans les oraisons dont j'ai parlé précédemment, pour tout risquer, malgré tout ce qui peut arriver, pour s'abandonner entièrement entre les mains de Dieu, et aller volontiers partout où on la transportera. D'ailleurs elle est transportée ainsi malgré elle. La violence était telle que j'aurais voulu très souvent résister à ce ravissement; j'y opposais toutes mes forces, spécialement quand parfois il me prenait en public, et fréquemment en particulier, parce que je crai-

gnais d'être l'objet d'une illusion. Parfois je pouvais opposer quelque résistance; mais c'était au prix d'une fatigue extrême; semblable à une personne qui a lutté contre un géant puissant, je me trouvais après le combat épuisée de lassitude. D'autres fois, tout effort était impossible; mon âme était enlevée et même ordinairement ma tête suivait ce transport sans qu'il y eût moyen de la retenir; quelquefois même le corps tout entier était emporté, lui aussi, et ne touchait plus terre (*a*). Mais cela n'est arrivé que rarement. Un jour, en particulier, je me trouvais au chœur avec toutes les religieuses; j'étais à genoux, prête à communier, quand le ravissement me surprit. J'en eus la peine la plus vive, car ce fait me semblait très extraordinaire et de nature à causer immédiatement l'émotion la plus profonde; aussi comme il est récent et s'est passé depuis que j'exerce la charge de Prieure, j'ai défendu aux religieuses d'en parler (1). D'autres fois, dès que je comprenais que le Seigneur allait me ravir de la sorte, je me jetais par terre. Un jour, cela m'arriva pendant un sermon auquel assistaient des dames de qualité, en la fête de notre titulaire. On s'empressa autour de moi

(1) Cette faveur eut lieu probablement le 19 mars 1564. La Sainte n'était Prieure que depuis le mois de juillet 1563.

pour retenir mon corps, mais on ne laissa pas de reconnaître le ravissement. Aussi je suppliai instamment le Seigneur de ne plus me donner de ces faveurs qui se manifestent par des signes extérieurs. Car j'étais fatiguée de m'imposer à cet égard la plus grande circonspection; et Sa Majesté pouvait bien m'accorder la même grâce, sans qu'on en sût rien au dehors. Je crois que, dans sa bonté, le Seigneur a écouté ma prière. Car, depuis lors, jamais rien de semblable ne m'est arrivé. Mais il y a peu de temps, il est vrai, que je lui ai adressé cette supplique.

Lorsque je voulais résister au ravissement, il me semblait que des forces si puissantes, que je ne sais à quoi les comparer, me soulevaient par les pieds; elles me saisissaient avec une impétuosité beaucoup plus grande que dans ces autres choses de l'esprit dont j'ai parlé. Aussi j'en étais toute brisée. Car c'est là un combat terrible, et, quand Dieu le veut, tous nos efforts servent de peu; il n'y a pas de pouvoir contre le sien.

Parfois il daigne se contenter de nous montrer qu'il veut nous accorder cette grâce et qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir; si nous y résistons par humilité, elle produit en nous les mêmes effets que si nous y avions apporté un plein consentement.

Ces effets sont grands dans l'âme qui les reçoit. Le premier, c'est de montrer le souverain pouvoir de Dieu. Quand Sa Majesté le veut, nous sommes aussi incapables de retenir le corps que l'âme, et nous n'en sommes plus les maîtres. Bon gré, mal gré, nous voyons que nous avons un supérieur, que ces faveurs sont un don de sa main, et que, de nous-mêmes, nous ne pouvons rien, absolument rien. Il s'imprime alors dans l'âme une humilité profonde. J'avoue même que dans les débuts, j'étais saisie d'une frayeur très vive en voyant mon corps ainsi élevé de terre. Et bien que l'âme l'entraîne à sa suite avec la plus grande suavité, quand on ne résiste pas, elle ne perd pas cependant l'usage des sens. Pour moi du moins je le conservais assez pour comprendre que j'étais élevée de terre. A la vue de la majesté de Celui qui peut produire ce phénomène, les cheveux se dressent sur la tête et on est pénétré de la crainte la plus vive d'offenser un Dieu si grand. Mais cette crainte est enveloppée de l'amour le plus ardent; et cet amour grandit encore, quand on voit le Seigneur porter une charité si excessive à un ver de terre qui n'est que pourriture. Non content, ce semble, d'élever d'une façon si vraie l'âme jusqu'à lui, il veut élever aussi ce corps si fragile, ce limon

de la terre, devenu si abject par tant d'offenses.

Un autre effet du ravissement, c'est un détachement merveilleux que je ne saurais expliquer; mais je puis dire, ce me semble, que ce ravissement diffère sur plusieurs points des faveurs qui s'adressent à l'âme seule et opèrent en elle le détachement de toutes les choses créées. Il les surpasse. Ici en effet le Seigneur veut, ce me semble, que le corps lui-même manifeste ce détachement par les œuvres. On devient alors si étranger à toutes les choses d'ici-bas, que le fardeau de la vie devient beaucoup plus pénible.

On éprouve ensuite une peine, que nous ne saurions nous procurer nous-mêmes, ni éloigner de nous quand nous l'avons. Je désirerais vivement faire comprendre cette grande peine. Je crois que je n'y réussirai pas : j'en dirai cependant quelque chose, si je le puis.

Voici tout d'abord ce que je dois faire remarquer. La grâce dont je parle maintenant m'arrive depuis peu de temps; elle est donc postérieure à toutes les visions et révélations dont je parlerai plus loin, et à cette époque où, m'étant complètement adonnée à l'oraison, j'y ai reçu du Seigneur les suavités et les délices les plus grandes. Ces consolations viennent encore m'en-

vahir parfois, mais bien souvent et même presque constamment je suis pénétrée de cette peine dont je vais parler. Elle est tantôt plus profonde, tantôt moins ; je veux la considérer en ce moment dans son degré le plus intense.

Je compte parler plus loin de ces grands transports que je ressentais quand Dieu daigna me favoriser de ravissements. Mais, à mon avis, la peine causée par ces transports n'est rien auprès de celle dont il s'agit maintenant. Je ne crois pas exagérer beaucoup, en disant qu'il y a autant de différence entre elles qu'entre une chose très corporelle et une autre très spirituelle. Ce tourment qui a lieu dans le ravissement, l'âme semble l'éprouver en compagnie du corps et le partager avec lui. Mais elle n'est pas dans ce délaissement extrême dont je parle en ce moment. Car, ainsi que je l'ai dit, nous ne pouvons rien relativement à cette peine. Souvent même l'âme se trouve tout à coup envahie par un désir véhément : elle ne sait comment il se produit, mais en un instant elle en est toute pénétrée, et elle arrive alors à un tel excès de douleur, qu'elle s'élève bien au-dessus d'elle-même et de toutes les créatures. Dieu alors la rend si étrangère à toutes les choses d'ici-bas, qu'elle ne pourrait, ce semble, malgré tous ses efforts, en trouver

aucune pour lui tenir compagnie. D'ailleurs, elle ne le voudrait pas. Elle n'aspire qu'à mourir dans cette solitude. En vain on lui parle, en vain cherche-t-elle elle-même à parler; tout est peine perdue; son esprit, malgré tout, demeure dans cette solitude. Et, bien que Dieu semble très éloigné, il lui découvre parfois ses grandeurs de la manière la plus merveilleuse qui se puisse imaginer. Aussi on n'en saurait parler; et, à mon avis, il faut avoir passé par cet état, pour le croire et le comprendre. Cette communication n'est pas destinée à consoler l'âme, mais à lui montrer combien elle a raison de gémir en se voyant absente d'un bien qui renferme en soi tous les biens.

Par là s'agrandit encore le désir et le tourment de la solitude où l'âme se voit en proie à une peine si subtile et si pénétrante; transportée ainsi dans ce désert, elle peut bien, ce semble, dire en toute vérité comme le prophète royal : *J'ai veillé, et je suis devenu comme le passereau solitaire sur le toit* (1). J'imagine que David, au moment où il parlait de la sorte, se trouvait dans cette solitude; mais comme il était saint, il dut

(1) Psaume CI : *Vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in tecto.*

recevoir de Dieu la grâce de la sentir d'une manière bien plus excessive. Quand je l'éprouve moi-même, je me rappelle ce verset, et il me semble que ce qu'il exprime se passe en moi. Ce m'est une consolation de voir que d'autres personnes, et surtout de telles personnes, ont passé par ces rigueurs de la solitude. Ainsi donc, l'âme, ce semble, n'est plus en elle-même, mais sur le faîte ou la partie la plus élevée d'elle-même, au-dessus de toutes les créatures. On dirait qu'elle habite plus haut encore, et se trouve au-dessus de la partie la plus élevée d'elle-même.

D'autres fois, l'âme paraît se trouver dans la plus grande détresse. Elle se dit et se demande à elle-même : *Où est donc ton Dieu?* (1) Il faut remarquer que je ne savais pas bien au début ce que voulaient dire ces versets en langue vulgaire. Mais après en avoir eu l'intelligence, j'éprouvais de la consolation à considérer que Notre-Seigneur, sans travail de ma part, les avait rappelés à ma mémoire.

Dans d'autres circonstances, je me souvenais de ce que dit saint Paul : *qu'il était crucifié au monde* (2). Je ne dis pas qu'il en est ainsi pour

(1) Psaume XLI.
(2) Ad Gal. VI.

moi ; je vois trop bien que non. Mais il semble que l'âme est dans un état tel qu'il ne lui vient aucune consolation du ciel, où elle n'habite pas encore, ni de la terre, où elle n'est plus et d'où elle ne veut point en recevoir ; elle est pour ainsi dire crucifiée entre le ciel et la terre, et dans sa souffrance elle n'a de secours ni d'un côté ni de l'autre. Ce secours du ciel, en effet, qui consiste, comme je l'ai dit, dans une connaissance de Dieu très profonde, et bien supérieure à tous nos désirs, ne fait qu'augmenter son tourment ; car il agrandit tellement ses désirs que l'intensité de la peine lui ravit parfois tout sentiment, quoique pour peu de temps. Il semble qu'on endure toutes les douleurs de la mort, et cependant cette souffrance est accompagnée d'une joie si délicieuse que je ne sais à quoi la comparer. C'est un martyre de douleurs et de délices tout à la fois.

L'âme ne veut recevoir aucun soulagement des choses de la terre, même de celles qui habituellement lui étaient le plus agréables ; mais, au contraire, elle semble les rejeter aussitôt bien loin. Elle comprend qu'elle ne veut plus que son Dieu, mais elle n'aime pas quelque chose de particulier en Lui. Elle le veut tout entier, et elle ne sait point ce qu'elle veut. Je dis qu'elle

ne le sait pas. Car l'imagination ne lui représente rien et, selon moi, les puissances n'agissent pas durant une grande partie de ce temps. Ici la peine suspend les puissances, comme le fait la joie dans l'union et le ravissement.

O Jésus! que ne puis-je, mon Père, vous faire comprendre cela, ne serait-ce que pour apprendre de vous ce que c'est! car tel est l'état où mon âme se trouve toujours actuellement. D'ordinaire, dès que mon âme n'est plus occupée par les affaires, elle entre aussitôt dans ces angoisses mortelles; et dès qu'elle sent leur approche, elle est saisie de crainte, car elle voit qu'elle ne doit pas mourir encore. Mais à peine est-elle plongée dans ce tourment, qu'elle y voudrait demeurer le reste de sa vie. Néanmoins, la douleur est tellement excessive que la nature a de la peine à la supporter. Il arrive que le pouls est presque entièrement perdu; c'est ce que m'ont affirmé les religieuses qui s'approchaient parfois alors de moi et qui comprennent mieux maintenant cet état. Les bras sont très ouverts, et les mains sont si raides que je ne puis parfois les joindre. Aussi, il m'en reste jusqu'au jour suivant, dans les poignets et dans le corps tout entier, une douleur si vive que je suis, ce me semble, entièrement disloquée. Je pense bien quelquefois que

si, par la bonté de Dieu, ces tortures continuent de la sorte, je finirai par y laisser la vie. Elles sont en effet assez violentes, à mon avis, pour donner la mort; mais sans doute, je ne mérite pas cette faveur. Tout mon désir alors est de mourir. Je ne me souviens plus ni du purgatoire, ni de mes grandes fautes qui m'ont rendue digne de l'enfer. Ce désir ardent de voir Dieu me fait oublier tout le reste. Ce désert, cette solitude, ont plus de charme pour l'âme que toutes les compagnies d'ici-bas. Si quelque chose pouvait la consoler, ce serait de s'entretenir avec des âmes qui ont passé par ce tourment, mais quand elle voit qu'elle aura beau s'en plaindre, personne, ce semble, ne la croira, elle éprouve un nouveau supplice.

Ce qui la tourmente encore, c'est que cette peine est tellement vive qu'elle ne voudrait plus la solitude comme d'autres fois. Elle ne désire pas non plus de compagnie, à moins que ce ne soit celle de quelqu'un à qui elle pourrait conter sa plainte. Elle est comme une personne qui a déjà la corde au cou et qui, étant sur le point d'être suffoquée, cherche à reprendre haleine : ce désir de compagnie me semble venir de la faiblesse de notre nature, car ce tourment nous met véritablement en danger de mort. Je me

suis trouvée parfois dans ce danger par suite de mes grandes infirmités ou de certaines occasions dont j'ai parlé, et je crois pouvoir dire que le danger est aussi sérieux dans le cas dont je parle que dans tous les autres. C'est le désir que le corps et l'âme ont de ne se point séparer qui porte celui-là à demander secours pour reprendre haleine; il veut parler de son tourment, s'en plaindre, y faire diversion, en un mot chercher le moyen de conserver la vie, et cela contre le désir de l'esprit, ou de la partie supérieure de l'âme, qui voudrait ne jamais être privée de ce tourment.

Je ne sais si je dis vrai ni si je m'exprime bien. Mais, selon moi, les choses se passent de la sorte. Vous voyez, mon Père, quel repos je puis goûter en cette vie. Celui dont je jouissais dans l'oraison et la solitude où le Seigneur daignait me consoler, s'est transformé pour faire place d'une façon habituelle à ce tourment. Mais ce martyre est si suave, l'âme l'estime à un si haut prix qu'elle le préfère à toutes les joies dont elle avait coutume d'être favorisée. Ce chemin lui paraît plus sûr, parce que c'est le chemin de la croix; il apporte avec lui, ce me semble, une douceur de la plus grande valeur, car l'âme ne communique au corps que sa peine; mais c'est elle qui

pâtit et elle est seule à savourer la joie et le contentement qui lui viennent de ce tourment. Je ne sais comment cela peut se faire, mais il en est ainsi; et cette faveur que le Seigneur m'accorde lui-même de sa main, que, je le répète, je n'ai nullement acquise par mes efforts, parce qu'elle est absolument surnaturelle, je ne l'échangerais pas pour toutes celles dont je vais parler; je veux dire non toutes ces faveurs réunies, mais chacune d'elles prise en particulier.

Il ne faut pas oublier que cette faveur m'a été accordée après toutes celles qui sont rapportées dans ce livre. C'est l'état où le Seigneur me tient maintenant. Ces transports, je le répète, sont postérieurs aux faveurs dont je fais le récit et dont le Seigneur m'a favorisée (1).

J'étais donc, au début de cette faveur, en proie à la crainte. C'est d'ailleurs ce qui m'arrive presque toujours à chaque nouvelle grâce, jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté de me rassurer peu à peu. Or le Seigneur me dit *de ne pas craindre, et d'estimer cette faveur plus que toutes les précédentes, car l'âme se purifiait dans cette peine, elle y était travaillée et affinée comme l'or dans le*

(1) La Sainte a mis à la marge cette dernière phrase qui complète sa pensée : *Digo que estos impetus es despues de las mercedes que aqui van, que me ha hecho el Señor.*

creuset, pour qu'il pût mieux y placer l'émail de ses dons ; elle y purgeait en outre la peine qu'elle aurait dû subir en purgatoire. Je comprenais bien que c'était là une faveur éminente ; mais les paroles du Sauveur me donnèrent une sécurité beaucoup plus grande. Mon confesseur me dit, de son côté, que c'était une chose bonne. J'étais saisie de crainte à cause de ma si grande faiblesse ; par ailleurs il m'était impossible de croire que cela fût mauvais ; c'était plutôt l'excès même de ce bien qui était pour moi une cause de crainte, quand je considérais combien j'étais loin de l'avoir mérité. Béni soit le Seigneur, dont la bonté est si grande ! Ainsi soit-il !

Il me semble que je suis sortie de mon sujet, car j'avais commencé à parler des ravissements ; mais cette faveur dont je parle est supérieure aux ravissements ; aussi elle produit les effets que j'ai exposés.

Revenons maintenant aux ravissements et à ce qui s'y passe le plus ordinairement. Souvent, ce me semble, mon corps devenait si léger qu'il perdait toute sa pesanteur ; parfois même c'était à tel point que je ne sentais plus pour ainsi dire mes pieds toucher le sol. Quand, en effet, il y a ravissement, le corps est comme mort, et souvent dans l'impuissance absolue de rien faire ; le

ravissement le laisse toujours dans l'attitude où il le saisit; s'il le trouve assis, les mains ouvertes ou fermées, il le laisse en cet état. Bien qu'on perde rarement l'usage des sens, il m'est arrivé quelquefois d'en être complètement privée; mais ce cas a été rare et de peu de durée. Généralement les sens sont dans le trouble. S'ils ne peuvent nullement agir par eux-mêmes à l'extérieur, on ne laisse pas cependant d'entendre et de percevoir les sons, comme s'ils venaient de loin. Je ne dis pas toutefois que l'on entend ou que l'on perçoit les sons quand le ravissement est dans son plus haut degré. Je désigne ainsi l'état où les puissances sont suspendues à cause de leur union très intime avec Dieu. Alors, ce me semble, on ne voit, on n'entend, on ne sent rien. Comme je l'ai dit précédemment dans l'oraison d'union, cette transformation complète de l'âme en Dieu est de courte durée; mais, tout le temps qu'elle dure, aucune puissance n'a le sentiment d'elle-même ni ne sait ce qui s'accomplit alors. Sans doute il ne convient pas que nous en ayons connnaissance tant que nous sommes sur la terre; du moins Dieu ne veut pas nous la donner, parce que nous sommes évidemment incapables de la recevoir. Voilà ce que j'ai vu par moi-même.

Vous me direz peut-être, mon Père : Comment alors le ravissement dure-t-il parfois de longues heures? Voici ce que j'ai souvent éprouvé, comme je l'ai dit dans l'oraison précédente. C'est par intervalles que l'âme est dans la jouissance. Souvent elle s'abîme en Dieu, ou, pour mieux dire, Dieu l'abîme en lui-même. Il la tient ainsi quelques instants, puis il ne garde que la volonté. Quant aux deux autres puissances, elles sont en mouvement comme l'ombre produite par l'aiguille du cadran solaire qui ne s'arrête jamais ; mais dès que le Soleil de justice le veut, il sait les arrêter, et je dis que cela est de courte durée. Toutefois, le transport et l'élévation de l'esprit ayant été très grands, la volonté, malgré l'agitation où retombent les autres puissances, demeure abîmée en Dieu. Comme souveraine du corps tout entier, elle produit l'opération que j'ai dite ; dès lors que les deux puissances qui sont toujours en mouvement cherchent à la troubler et qu'il est mieux d'avoir le moins d'ennemis possible, elle veille à n'être point inquiétée par les sens; elle les tient donc suspendus, car telle est la volonté du Seigneur. Les yeux sont ordinairement fermés, quoique l'on ne veuille pas les fermer; si parfois ils restent ouverts, comme je l'ai déjà dit, on ne distingue

rien, on ne remarque rien. Le corps a donc perdu ici beaucoup de son pouvoir d'agir par lui-même. Aussi quand les puissances voudront s'unir de nouveau, elles auront moins de difficulté. Celui à qui le Seigneur accordera cette grâce ne doit point se désoler, quand il voit son corps lié de la sorte durant plusieurs heures, et parfois l'entendement et la mémoire distraits. Sans doute, ces deux puissances, quoique distraites, sont ordinairement occupées tout entières à célébrer les louanges divines, ou à vouloir saisir et comprendre ce qui se passe en elles ; mais elles ne sont pas encore bien éveillées pour cela; elles ressemblent à celui qui a eu un long sommeil plein de rêves et qui n'est pas arrivé à se réveiller complètement.

Je m'étends beaucoup sur ce point, parce qu'il y a actuellement, et même dans cette localité (1), je le sais, des personnes auxquelles le Seigneur accorde ces grâces. Si leurs guides n'ont pas reçu eux-mêmes ces faveurs, et surtout s'ils ne sont pas instruits, ils s'imagineront peut-être que ces personnes doivent rester comme mortes pendant le ravissement. C'est une pitié de voir

(1) Evidemment il s'agit d'Avila, sans que l'on puisse préciser les personnes dont la Sainte veut parler.

ce que font souffrir des confesseurs qui ne comprennent pas cet état, comme je le dirai un peu plus loin. Mais peut-être je ne sais pas ce que je dis moi-même. Vous, mon Père, vous verrez si je dis juste en quelque chose, car le Seigneur vous a déjà accordé cette faveur. Il y a peu de temps, il est vrai, que vous l'avez reçue, et peut-être pour ce motif vous n'aurez pas observé les faits aussi bien que moi.

Ainsi donc, quoi que je fasse, je demeure assez longtemps après le ravissement, sans que le corps puisse se mouvoir, parce que l'âme lui a pris toutes ses forces. Souvent, ce corps, qui était bien infirme et torturé de douleurs aiguës, se trouve guéri et plus dispos pour agir. C'est une grâce insigne que l'on reçoit alors. Le Seigneur veut parfois, je le répète, y faire participer le corps qui déjà obéit aux désirs de l'âme. Quand l'âme revient à elle-même, il arrive, si le ravissement a été très élevé, qu'elle se trouve, pendant un ou deux jours ou même trois, avec des puissances complètement absorbées, et elle-même est si enivrée, qu'elle paraît encore hors d'elle-même (1).

(1) Voici le texte de ce passage : « Despues que torna en si, si ha sido grande el arrobamiento, acaece andar un dia

C'est là que l'âme souffre de se voir obligée de revenir à cette vie d'ici-bas. C'est là que ses ailes ont grandi; elle a déjà perdu son duvet; elle peut prendre son vol. C'est là qu'elle déploie complètement l'étendard pour la cause du Christ, Il semble vraiment que le gouverneur de cette forteresse est monté ou plutôt a été porté à la tour la plus haute pour y arborer la bannière de Dieu. De là, l'âme considère ceux qui sont en bas, comme une personne qui est en lieu sûr. Bien loin de redouter les dangers, elle les désire au contraire, comme si on lui donnait en quelque sorte l'assurance de la victoire. Là elle voit très clairement le peu d'estime que méritent toutes les choses d'ici-bas et en découvre le néant. Car c'est d'en-haut que l'on découvre beaucoup de choses. Elle ne veut plus avoir de volonté propre; elle voudrait même ne plus avoir de libre arbitre (1). Telle est la grâce qu'elle demande à Dieu. Elle lui remet les clés de sa volonté.

u dos y aun tres, tan absortas las potencias u como embobecida, que no parece anda en si. »

(1) La Sainte a écrit : « ni tener libre albedrio an querria ». Le P. Bagnès a cru devoir faire la correction suivante : « ni tener otra voluntad, sino hacer la de nuestro Señor. » Nous préférons respecter le texte de la Sainte, si forte que soit l'expression qu'elle emploie.

Voilà donc maintenant le jardinier devenu gouverneur. Cette âme n'a d'autre ambition que celle d'accomplir la volonté de Dieu. Elle ne veut plus être maîtresse ni d'elle-même, ni de rien, ni d'une seule pomme de son jardin ; et s'il y a quelque chose de bon dans ce jardin, que Sa Majesté le distribue elle-même, car désormais l'âme ne veut rien posséder en propre, mais s'abandonner entièrement à ce que le Seigneur jugera conforme à sa gloire et à sa volonté.

De fait, toutes ces choses se passent de la sorte, quand les ravissements sont véritables ; et alors l'âme reste en possession des effets et avantages dont j'ai parlé. Si les ravissements ne produisent rien de semblable, je doute fort qu'ils viennent de Dieu ; je crains plutôt qu'ils ne soient de ces accès de rage, dont parle saint Vincent (1).

Pour moi, je le sais et je l'ai vu par ma propre expérience : une heure et même moins suffit ici pour que l'âme acquière l'empire sur toutes les créatures et une liberté telle qu'elle ne se reconnaît plus elle-même. Elle voit bien que cette faveur ne vient pas d'elle ; elle ne sait comment on lui en a fait don. Mais elle comprend d'une manière évidente les avantages insignes

(1) S. Vincent Ferrier, *Tract. vit. spirit.*, c. XII.

que chacun de ces ravissements lui apporte.

Personne ne peut le croire, à moins de l'avoir éprouvé. Aussi on n'accorde aucune créance à la pauvre âme que l'on a vue imparfaite, et que l'on voit tout à coup se porter aux actes les plus héroïques. Elle ne se contente plus de servir Dieu en peu de chose, mais le plus parfaitement possible. On s'imagine donc que c'est là une tentation et une folie. Si on savait que de tels sentiments ne viennent pas d'elle, mais de Dieu, à qui elle a enfin remis les clés de sa volonté, on ne s'en étonnerait point. Pour moi, je regarde comme certain que quand l'âme est arrivée à cet état (1) ce souverain Roi prend soin de tout ce qu'elle doit faire. O mon Dieu, comme on comprend bien ici le sens du verset de David demandant les ailes de la colombe! Comme on com-

(1) Il y a ici un membre de phrase qui est effacé dans l'autographe de la Sainte. Toutes les éditions espagnoles, y compris celle du P. Silverio, reproduisent le texte suivant donné par l'édition princeps de 1588 : *que ya ella no habla, ni hace cosa por si, sino que todo.* A notre avis, ce n'est point là le texte de la Sainte d'après certains jambages indicateurs. Il semble certain par ailleurs que c'est la Sainte elle-même qui a fait la rature, car elle a placé au-dessus de la ligne, entre le *que* et *todo*, le mot *de* qui met une liaison parfaite avec le texte tel que nous le traduisons et dont les éditeurs n'ont pas tenu compte.

prend bien le motif qu'il avait et que tous devraient avoir d'adresser à Dieu la même supplique! On voit très clairement que c'est un vol que prend l'esprit, pour s'élever au-dessus de tout le créé, et d'abord au-dessus de lui-même, mais son vol est suave, plein de délices et sans bruit.

Quel empire que celui d'une âme que Dieu élève à cet état, où elle considère le monde tout entier sans y être enchaînée! Comme elle regrette le temps où elle a vécu sous ses lois! Comme elle s'étonne d'un tel aveuglement! Quelle compassion ne porte-t-elle pas à ceux qui sont plongés dans les mêmes ténèbres, surtout s'ils sont adonnés à l'oraison et reçoivent déjà de Dieu des faveurs spéciales! Elle voudrait avoir mille voix pour leur montrer combien ils se trompent. Parfois même elle le fait, et alors mille persécutions pleuvent sur elle. On trouve qu'elle a peu d'humilité et qu'elle a la prétention d'instruire ceux de qui elle devrait apprendre. S'il s'agit d'une femme, on l'accable encore plus. Ainsi donc on la condamne et avec raison, car on ignore quel est le transport qui la meut. Elle ne saurait parfois le contenir ni se défendre de chercher à détromper ceux qu'elle aime. Elle désire les voir délivrés de la prison de cette vie elle-

même; car cela n'est rien moins et ne lui paraît rien moins qu'une prison.

Elle déplore l'époque où elle a été sensible au point d'honneur, et l'illusion qui lui faisait regarder comme honneur ce que le monde appelle de ce nom. Elle voit que c'est un mensonge insigne dans lequel sont plongés tous les hommes. Pour elle, l'honneur, seul digne de ce nom, est exempt de mensonge et inséparable de la vérité. Elle estime ce qui mérite de l'être, mais elle regarde comme néant ce qui l'est en réalité. Or, tout ce qui passe et ne tourne pas à la gloire de Dieu est néant, et au-dessous même du néant. L'âme rit d'elle-même, en se rappelant que jadis elle a fait quelque cas de l'argent et l'a même quelque peu désiré. Toutefois je crois pouvoir affirmer que jamais je n'ai eu à me confesser d'un tel désir; c'était une trop grande faute déjà de lui avoir donné quelque estime. Si encore cet argent pouvait servir à acheter le bien dont je me vois en possession, j'aurais pour lui l'estime la plus grande! Mais je le comprends, ce bien ne s'acquiert qu'en renonçant à tout.

Que peut-on acheter avec cet argent que l'on désire? Est-ce un objet de prix? Est-ce un bien durable? Et pourquoi le veut-on? Quelle triste satisfaction on se procure, et comme elle coûte

cher ! Souvent cet argent conduit en enfer, et sert à acheter un feu inextinguible et des tourments éternels ! Oh ! si tous les hommes s'entendaient pour le regarder comme une poussière inutile, quelle harmonie régnerait dans le monde ! que de soucis on éviterait ! Quelle amitié enfin tous manifesteraient dans leurs rapports mutuels si l'intérêt de l'honneur et de l'argent était à jamais banni ! Pour moi, je crois que ce serait le remède à tous les maux.

L'âme voit aussi comment les plaisirs ne servent qu'à jeter dans l'aveuglement le plus profond et à ne procurer, même dès cette vie, que peines et que troubles. Quelle inquiétude ! quelle faible satisfaction ! quel travail inutile !

L'âme voit, en outre, non seulement les toiles d'araignée ou les grandes fautes, mais encore les moindres grains de poussière, si petits qu'ils soient, parce que la clarté du Soleil divin est très vive. Aussi, quels que soient ses efforts pour tendre à la perfection, si le Soleil divin l'investit vraiment, elle se voit toute trouble. Elle est semblable à l'eau contenue dans un vase qui à l'ombre paraît très limpide, mais qui, placée au soleil, se montre toute remplie d'atomes. Cette comparaison est très exacte. Avant d'être élevée à cette extase, l'âme s'imagine qu'elle veille à ne

point offenser Dieu et qu'elle fait pour sa gloire tout ce qui dépend d'elle. Mais une fois élevée à cet état, le Soleil de justice l'illumine et lui fait ouvrir les yeux. Elle découvre alors en elle tant d'atomes, qu'elle voudrait refermer les yeux. Elle est encore trop faible pour imiter le grand aigle et regarder fixement ce Soleil. Pour peu qu'elle tienne les yeux ouverts, elle se voit complètement trouble. Elle se rappelle ce verset : *Seigneur, qui sera juste devant vous?* Quand elle considère elle-même ce divin Soleil, elle est éblouie de sa clarté; et quand elle se considère elle-même, la fange de ses misères forme comme un bandeau sur ses yeux, et la petite colombe reste aveuglée. Bien souvent, en effet, il lui arrive d'être ainsi complètement aveuglée, absorbée, étonnée, éperdue en présence de toutes les merveilles qu'elle contemple. C'est ici qu'elle acquiert la véritable humilité; elle ne se préoccupe pas de dire ou d'entendre dire du bien d'elle-même. Le Maître du jardin en distribue les fruits, et non elle-même. Aussi elle n'en retient rien dans les mains. Tout le bien qu'elle possède, elle le rapporte à Dieu. Si elle parle d'elle-même, c'est pour la gloire de Sa Majesté. Elle sait qu'elle ne possède rien en propre dans ce jardin, et voudrait-elle l'ignorer, elle ne le peut;

car elle le voit d'une manière évidente. Malgré elle, on lui ferme les yeux aux choses du monde, et on les lui tient ouverts pour qu'elle comprenne bien la vérité.

(*a*) Pétronille de Saint-Jean-Baptiste raconte qu'un jour le P. Dominique Bagnès prêchait aux Sœurs de Saint-Joseph d'Avila, lorsque la Sainte fut élevée à un ravissement. Aussitôt ce Père se découvrit la tête, suspendit sa prédication, et on garda le silence jusqu'à ce que la Sainte fut revenue à elle-même.

CHAPITRE XXI

Elle continue et achève ce dernier degré d'oraison. Elle montre combien l'âme arrivée à cet état souffre d'être obligée de vivre encore en ce monde, et comment le Seigneur l'éclaire sur les illusions d'ici-bas. Ce chapitre renferme une doctrine excellente.

Pour terminer l'exposé de ce dernier degré d'oraison, j'ajoute que le consentement de l'âme n'est point nécessaire ici. Elle l'a déjà donné. Elle n'ignore pas qu'elle s'est remise de bon gré entre les mains de Dieu et qu'elle ne peut le tromper, parce qu'il connaît tout. Ce n'est point comme ici-bas, où la vie est remplie d'artifices et de duplicités. Vous croyez avoir gagné l'affection d'une personne, tant elle vous en donne de témoignages; mais vous découvrez bientôt que tout cela n'est que mensonge. En vérité, il est impossible de vivre au milieu de tant d'intrigues, surtout si quelque intérêt vient à s'y mêler...

Bienheureuse l'âme que le Seigneur élève à l'intelligence de la vérité! Oh! comme cet état est bien fait pour les rois! Comme il leur serait beau-

coup plus avantageux que de travailler à l'acquisition d'un vaste empire! Quelle équité ne verrait-on pas fleurir dans le royaume! Que de maux on éviterait! Combien auraient déjà été détournés! En cet état on ne craint plus de perdre la vie, ni l'honneur pour l'amour de Dieu. Quel trésor ce serait pour les rois qui sont tenus plus que leurs sujets de travailler à la gloire de Dieu, dès lors que ce sont les rois que les autres doivent suivre! Pour faire avancer la foi d'un seul pas et donner quelque rayon de lumière aux hérétiques, ils seraient prêts à sacrifier mille royaumes; et ils auraient raison. Ils gagneraient à cet échange un royaume qui n'a pas de fin. L'âme a-t-elle reçu une seule goutte de cette eau du ciel, qu'elle semble déjà avoir le dégoût de toutes les choses d'ici-bas. Que sera-ce donc quand elle y sera plongée tout entière?

O mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas mise en état de proclamer bien haut ces vérités? Sans doute, on ne me croirait pas, comme il arrive à tant d'autres qui savent les annoncer avec plus d'autorité que moi. Du moins, mon âme en serait satisfaite. Il m'en coûterait bien peu, ce semble, de sacrifier ma vie pour donner à entendre une seule de ces vérités. Toutefois je ne sais ce que je ferais, car il n'y a pas à avoir confiance en

moi; et cependant, toute misérable que je suis, j'éprouve des désirs si ardents d'annoncer ces vérités à ceux qui gouvernent, que j'en suis hors de moi (1).

Puisque je ne puis rien de plus, je me tourne vers vous, ô mon Dieu, et je vous conjure de remédier à tous ces maux. Vous le savez, si vous me mettiez à l'abri de toute offense, je me dessaisirais de grand cœur des faveurs dont vous m'avez comblée, et je les céderais aux rois. Ils ne pourraient plus, je le sais, tolérer les choses qu'ils tolèrent à l'heure actuelle, et il en résulterait nécessairement les plus grands biens. O mon Dieu, faites-leur donc comprendre quelles sont leurs obligations, puisque vous avez voulu les honorer tellement ici-bas, que vous daignez, comme je l'ai ouï dire, opérer quelque signe dans le ciel, quand vous les rappelez à vous. En vérité,

(1) C'est ce qu'elle fit plus tard en 1569. Elle passait à Madrid, dit la Sœur Isabelle de Saint-Dominique qui l'accompagnait, et elle écrivit à Philippe II certains avis que Dieu lui faisait donner. Elle ne craignit pas d'ajouter : « Souvenez-vous, Sire, que Saül aussi était roi et avait reçu l'onction ; et cependant il fut rejeté. » Philippe II, frappé de cet avertissement, voulut voir cette femme. Mais déjà la Sainte avait quitté Madrid pour se rendre à Tolède. Depuis lors, le monarque eut soin de favoriser toujours Thérèse et sa réforme au Carmel. (*Inform. Procès* de Saragosse.) Et la Sainte se plaisait à l'appeler *mon ami, le roi!*

lorsque j'y pense, je suis pénétrée d'un sentiment de dévotion. Vous voulez, ô mon Roi, leur montrer par là qu'ils doivent vous imiter pendant leur vie, puisque vous voulez par des signes dans le ciel donner à leur mort quelque ressemblance avec la vôtre.

Je suis par trop téméraire, sans doute. Aussi, mon Père, déchirez cet écrit, s'il ne vous paraît pas bien. Mais croyez-le, je parlerais en présence des rois avec plus de force encore, si je le pouvais, et si je pensais en être écoutée. Je les recommande à Dieu avec instances et avec le plus vif désir d'être exaucée. Tout se réduirait en somme à exposer sa vie. Et bien souvent, je voudrais en être délivrée; ce serait donc exposer bien peu pour gagner beaucoup. D'ailleurs, il n'est plus possible de vivre, quand on voit de ses propres yeux l'illusion profonde où nous sommes et cet aveuglement où nous vivons.

Lorsqu'une âme est arrivée à cet état, elle ne forme pas seulement des désirs de servir Dieu, mais elle reçoit encore de Sa Majesté la force de les réaliser. Toutes les occasions qui se présentent de la glorifier, elle les embrasse aussitôt; et encore elle ne croit rien faire, car elle voit clairement, comme je l'ai déjà dit, que tout est néant, excepté servir Dieu. Mon chagrin alors, c'est

qu'il ne s'offre rien à faire quand on est aussi inutile que moi. Mais, ô mon Bien, faites, je vous en prie, que je puisse un jour payer de quelque obole les grandes dettes que j'ai contractées envers vous. Daignez, ô mon Dieu, disposer les choses de telle sorte que votre servante puisse vous rendre quelque gloire. Il y a eu des femmes qui ont accompli des actions héroïques par amour pour vous. Moi, je ne suis bonne qu'à babiller; c'est pourquoi vous ne voulez pas, ô mon Dieu, m'employer à des œuvres. Tout le service que je puis vous rendre consiste en paroles et en désirs, et encore n'ai-je pas sur ce point ma liberté; car, sans doute, j'en abuserais en tout. Fortifiez vous-même mon âme; ornez-la tout d'abord des dispositions requises, ô Bien de tous les biens, ô mon Jésus; ménagez-lui de suite les moyens de travailler un peu pour votre gloire; car personne ne voudrait consentir à tant recevoir, sans jamais rien donner. Coûte que coûte, ô Seigneur, ne permettez pas que je me présente devant vous les mains si vides, puisque c'est aux œuvres que doit correspondre la récompense. Voici ma vie, voici mon honneur et ma volonté; je vous ai tout donné; je suis à vous; disposez de moi selon votre bon plaisir. Je vois bien, ô mon Dieu, le peu que je puis. Mais gardez-moi près de vous,

sur ce sommet d'où l'on découvre la vérité ; ne vous séparez pas de moi, et alors je pourrai tout ; car si vous vous éloignez tant soit peu, je retournerai à mon premier état et je serai sur le chemin de l'enfer.

Hélas ! quel tourment pour une âme arrivée à cet état, quand elle se voit obligée de retourner au commerce du monde et d'être témoin d'une comédie aussi mal jouée que celle de la vie présente ! quel supplice pour elle de passer son temps aux soins du corps, au sommeil et à la nourriture ! Tout la fatigue ; elle ne sait comment fuir ; elle se voit enchaînée et prisonnière. Elle sent alors plus véritablement que jamais la captivité où la tient son corps et la misère de la vie. Elle comprend combien saint Paul avait raison de supplier Dieu de l'en affranchir (1). Comme lui, elle fait entendre des cris suppliants et demande à Dieu la liberté, ainsi que je l'ai dit déjà plusieurs fois ; mais maintenant ses élans sont devenus si impétueux qu'elle semble très souvent vouloir sortir de son corps pour s'emparer de cette liberté, qu'on lui refuse. Elle est comme vendue sur la terre étrangère ; ce qui l'afflige encore plus, c'est de voir bien peu d'âmes gémir avec elle et

(1) Rom. VII, 24.

demander la liberté, tandis que la plupart des hommes n'aspirent qu'à vivre. Ah ! si nous n'étions attachés à rien, si nous ne mettions notre joie dans aucun bien de ce monde, comme la crainte de la mort serait tempérée par la pensée de la peine qu'on éprouverait à vivre toujours sans Dieu et par le désir de la vie éternelle !

Voici ce que je me dis parfois. Si étant telle que je suis avec si peu d'amour et si incertaine du véritable repos, parce que mes œuvres ne l'ont point mérité, je puis cependant, grâce à cette lumière que Dieu m'a donnée, éprouver souvent la peine la plus vive de me voir dans ce lieu d'exil, quels ne devaient pas être les sentiments des saints ! Que ne devaient pas éprouver un saint Paul, une Madeleine et tant d'autres qui étaient comme eux si embrasés de ce feu de l'amour divin ! Leur vie devait être un martyre continuel. Ce qui peut, ce semble, me procurer quelque peu de consolation et quelque repos, c'est de traiter avec des personnes en qui je trouve ces mêmes désirs ; je parle de désirs confirmés par des œuvres. J'ajoute les œuvres. Il y a, en effet, des personnes qui s'imaginent pratiquer le détachement, et le disent bien haut. En vérité, il en devrait être ainsi, car leur profession l'exige et il y a de longues années que quelques-

unes se sont engagées dans la voie de la perfection. C'est de bien loin que cette âme dont je parle connaît ceux qui n'ont le renoncement qu'en paroles seulement et ceux qui l'ont aussi en réalité. Elle discerne très bien ceux qui font peu de progrès et ceux qui en font beaucoup. Une âme qui a de l'expérience le voit très clairement.

J'ai déjà parlé des effets des ravissements qui viennent de l'esprit de Dieu. A la vérité, ces effets sont plus ou moins grands. Je dis moins grands, parce que, au début, bien que réels, ils n'ont pas encore été éprouvés par des œuvres, et ainsi on ne peut se rendre compte qu'ils existent dans l'âme. En outre, la perfection s'acquiert par degré; or, pour faire disparaître complètement les toiles d'araignée, il faut un certain temps. Mais plus l'amour et l'humilité grandissent dans l'âme, plus aussi les fleurs de ces vertus répandent des parfums qui l'embaument elle-même et les autres. Sans doute, le Seigneur peut à l'aide d'un seul de ces ravissements agir de telle sorte dans l'âme qu'elle n'ait que peu à faire pour acquérir la perfection. Personne ne pourra jamais croire, s'il n'en a l'expérience, de quelles faveurs Dieu enrichit alors l'âme. Selon moi, tous nos efforts sont impuissants à nous élever si haut. Je ne dis pas qu'avec l'aide de Dieu, et en suivant

les principes et les moyens indiqués par ceux qui ont écrit sur l'oraison on ne puisse arriver avec beaucoup de peine à la perfection et à un profond détachement, mais il faudra plusieurs années. Ici le Seigneur accomplit son œuvre en très peu de temps, et sans aucun effort de notre part. Il arrache sans retour l'âme aux choses d'ici-bas; il lui donne un empire sur tous les biens de ce monde, alors même qu'elle n'aurait pas plus de mérites que moi. Que puis-je dire de plus fort, puisque je n'en avais pour ainsi dire aucun? Pourquoi Dieu agit-il ainsi? C'est parce qu'il le veut. Il agit comme il lui plaît. S'il ne trouve pas l'âme ornée des dispositions requises, il la prépare lui-même à recevoir les faveurs dont il veut l'enrichir. Il ne donne donc pas toujours ces grâces comme récompense de la sollicitude avec laquelle on a cultivé le jardin.

Ce qui est très certain cependant, c'est qu'il ne manque pas de favoriser ceux qui en prennent soin et s'exercent à pratiquer le renoncement. Mais il veut parfois, comme je l'ai dit, manifester son pouvoir sur le sol le plus ingrat et le disposer à produire toutes sortes de biens. L'âme semble alors comme incapable de retomber dans ses fautes habituelles. Son esprit est alors tellement disposé à comprendre la vérité dans toute sa

clarté, qu'elle regarde tout le reste comme un jeu d'enfants. Parfois, elle se prend à rire en elle-même quand elle voit jusque dans le cloître des personnes graves, adonnées à l'oraison, faire tant de cas de quelques points d'honneur qu'elle a déjà mis sous les pieds. Il faut, dit-on, agir avec discrétion et conserver la dignité de son rang, pour être plus utile aux autres. Mais cette âme sait parfaitement que l'on fait plus de bien en un jour, quand on méprise la dignité du rang pour l'amour de Dieu, que l'on en ferait avec elle en dix ans.

Aussi elle mène une vie de souffrances et porte toujours sa croix. Mais ses progrès sont rapides. Ceux qui ont des rapports avec elle la croient déjà au sommet de la perfection, et peu de temps après elle est encore beaucoup plus élevée, car Dieu ne cesse de l'enrichir de ses dons. Il est l'âme même de cette âme ; c'est lui qui désormais en a soin et l'illumine de ses clartés. Il semble l'assister toujours d'une manière spéciale pour qu'elle ne l'offense point, il la comble de ses faveurs ; il la stimule enfin à le servir.

Dès que Dieu m'eut élevée à cette haute faveur, il fit cesser tous mes maux et me donna la force de m'en délivrer. Les occasions ou la compagnie des personnes qui avaient coutume de me dissiper ne me nuisaient pas plus que si je ne

m'y fusse point trouvée. Je retirais même du profit de ce qui précédemment avait coutume de me nuire ; tout devenait pour moi un moyen de mieux connaître Dieu, de le mieux aimer, de me pénétrer de mes obligations envers lui et de pleurer ma vie passée. Cette grâce, je le voyais bien clairement, ne venait pas de moi. Je ne l'avais point méritée par mes efforts. Je n'avais même pas eu le temps de m'y disposer. Une telle force me venait uniquement de la bonté de Sa Majesté. Depuis le jour où le Seigneur a commencé à m'accorder ces ravissements, cette force a toujours grandi en moi. Il a daigné dans sa bonté me soutenir de sa main et m'empêcher de retourner en arrière. Il me semble, et c'est bien la vérité, que je n'y ai apporté pour ainsi dire aucun concours ; c'est lui seul, je le vois clairement, qui agit en moi. Ainsi quand une âme favorisée de telles grâces marche dans l'humilité et la crainte, quand elle est bien persuadée que Dieu lui-même fait tout, et nous pour ainsi dire rien, elle peut traiter avec toutes sortes de personnes. Quels que soient leurs dissipations et leurs vices, elle ne s'en trouble point, elle ne s'en émeut point. Au contraire, elle en reçoit, ainsi que je l'ai dit, un stimulant et un moyen de réaliser de bien plus grands profits. Elle est désormais une âme forte

que le Seigneur a choisie pour travailler au bien des autres. Mais une telle force ne vient point d'elle.

Quand le Seigneur a élevé une âme à cet état, il lui découvre peu à peu de très grands secrets. C'est ici dans cette extase qu'ont lieu les véritables révélations, les grâces signalées, les hautes visions. Toutes ces faveurs servent à rendre l'âme humble, à la fortifier encore, à lui donner le mépris de toutes les choses de la vie, à lui montrer plus clairement la grandeur de la récompense que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs. Plaise au divin Maître que cette libéralité immense dont il a usé envers cette misérable pécheresse soit de quelque utilité pour ceux qui me liront et leur donne la force et le courage de renoncer à tout, par amour pour lui. S'il répand tant de prodigalités, pour montrer clairement la récompense et les avantages qu'il réserve aux siens, même dès ici-bas, quelle ne sera pas sa munificence dans l'autre vie?

CHAPITRE XXII

Elle déclare combien c'est un chemin sûr pour les contemplatifs de ne point élever leur esprit à des choses sublimes, si le Seigneur lui-même ne l'élève. Elle montre comment l'Humanité du Christ doit être la voie de la plus haute contemplation. Elle rapporte une illusion où elle a été quelque temps. Ce chapitre est très utile.

Je voudrais, si vous l'approuvez, mon Père, parler d'une chose qui me paraît importante. Elle servira d'avis et pourra vous être nécessaire. Voici ce qu'on lit dans certains traités d'oraison : L'âme ne peut pas arriver par elle-même à cet état (1) qui est une œuvre entièrement surnaturelle, que Dieu produit en elle; mais après avoir passé beaucoup d'années par la voie purgative, et réalisé des progrès dans l'illuminative, elle pourra s'aider en détournant sa pensée de toutes les choses créées et en l'élevant humblement vers Dieu. Je ne sais pas bien ce que l'on entend par voie *illuminative*; je pense qu'on veut désigner

(1) Il s'agit ici de la contemplation infuse.

la voie de ceux qui s'avancent dans la perfection.

Ces auteurs recommandent instamment d'éloigner de soi toute image corporelle et de s'élever à la contemplation de la Divinité. Car, disent-ils, les images de cette sorte, serait-ce même celle de l'Humanité de Notre-Seigneur, sont, pour ceux qui arrivent à un état si élevé, un embarras et un obstacle à une plus haute contemplation. Ils allèguent, à l'appui de leur sentiment, la parole que le Sauveur adressa à ses apôtres, en leur annonçant, au moment de remonter au ciel, la venue du Saint-Esprit (1). A mon avis, si les apôtres avaient cru alors aussi fermement qu'après la venue du Saint-Esprit que le Christ était à la fois Dieu et Homme, la présence de la sainte Humanité n'eût pas été pour eux un obstacle; aussi le Sauveur n'a point adressé cette parole à sa Mère, bien qu'elle lui portât plus d'amour qu'eux tous (2). D'après ces auteurs la contemplation est une œuvre entièrement spirituelle, que toute image corporelle peut troubler ou empêcher. Et il faut considérer que nous sommes complètement environnés de Dieu de toutes parts, et que

(1) *Expedit vobis ut ego vadam.*

(2) Ces deux dernières phrases sont à la marge dans l'original.

nous sommes abîmés en lui. Tel serait d'après eux le but à atteindre. Cette méthode me paraît bonne quelquefois. Mais abandonner entièrement la considération du Christ, et assimiler son corps divin à nos misères ou à une créature quelconque, je ne puis le souffrir. Plaise à Sa Majesté que je sache me faire comprendre (1).

Je ne voudrais point contredire ces auteurs; ils ont pour eux la science et la vertu; ils savent ce qu'ils affirment; d'ailleurs Dieu conduit les âmes par des voies différentes et des moyens très divers. Je veux seulement parler de la voie par laquelle il a conduit la mienne, sans me mêler du reste, et montrer le danger où je me suis trouvée, pour avoir voulu me conformer à ce que je lisais. Sans doute, celui qui sera arrivé à l'oraison d'union, sans passer outre, je veux dire sans parvenir aux ravissements, visions et autres faveurs divines, trouvera que l'avis de ces auteurs est le meilleur à suivre, comme je le faisais moi-même. Mais si je m'étais toujours conformée à ce sentiment, jamais, je crois, je ne serais parvenue à l'état où je suis maintenant. Car, à mon avis, c'était une illusion. Il peut se faire que je

(1) Cfr. *Directorium mysticum.* Antonius a Spiritu S., t. II, n° 401.

me trompe, mais je dirai ce qui m'est arrivé.

Comme je n'avais pas de directeur, je me mis à lire ces livres, dans l'espoir de pouvoir y puiser peu à peu quelque lumière. Mais j'ai bien vu ensuite que, si le Seigneur ne m'avait lui-même instruite, j'aurais appris bien peu de chose par les livres. Tant que Sa Majesté ne daigna pas me donner de cet état une connaissance expérimentale, je n'y entendais rien, je ne savais même pas ce que je faisais.

Dès que je commençai à avoir un peu d'oraison surnaturelle, je veux dire d'oraison de quiétude, je m'appliquai à éloigner de ma pensée toute chose corporelle; mais je n'osais aspirer plus haut; car j'y aurais vu de la témérité, à cause de ma vie toujours si imparfaite. Je sentais pourtant, ce me semble, la présence de Dieu, et il en était vraiment de la sorte. Aussi, je m'appliquais à me tenir recueillie près de Lui. C'est là une oraison pleine de suavité, quand Dieu y prête son concours. L'âme y savoure de profondes délices. Comme je sentais ce profit et cette jouissance, personne n'aurait pu alors me ramener à la considération de la sainte Humanité qui me semblait véritablement être un obstacle. O Seigneur de mon âme, ô mon Bien! ô Jésus crucifié! Je ne puis jamais me rappeler une telle illusion sans en

éprouver du chagrin. Il me semble que c'était de ma part une grande trahison, bien qu'elle provînt de l'ignorance. Car toute ma vie j'ai eu envers le Christ la plus vive dévotion, une dévotion même extraordinaire (1). Une telle illusion dura, il est vrai, très peu de temps. Je revenais toujours, comme d'ordinaire, chercher ma joie dans la compagnie de Notre-Seigneur, surtout lorsque je communiais. J'aurais voulu avoir sans cesse devant les yeux son portrait ou son image, puisque je ne pouvais l'avoir aussi profondément gravé dans mon âme que je l'eusse désiré. Comment est-il possible, ô mon Dieu, que j'aie pu avoir une heure seulement la pensée que vous deviez être pour moi un obstacle à un plus grand bien! Et d'où me sont donc venus tous les biens, si ce n'est de vous? Non, je ne veux plus penser qu'il y a eu en cela faute de ma part. J'en ai trop de chagrin. Certainement ce n'était que de l'ignorance. Aussi, vous avez daigné, dans votre bonté, y porter remède. Vous m'avez donné quelqu'un qui me tirât de cette erreur; puis, vous vous êtes montré à moi très souvent, comme je le dirai plus loin. Vous vouliez par là me faire comprendre

(1) Ici la Sainte a mis à la marge : « Cet état m'arriva à la fin, c'est-à-dire avant que Notre-Seigneur m'accordât la grâce des ravissements et des visions. »

plus clairement combien grande était cette erreur, m'engager à le dire aux personnes nombreuses à qui j'en avais parlé, et à le consigner maintenant ici. Pour moi, il est certain que, si beaucoup d'âmes arrivées à l'oraison d'union ne font pas plus de progrès et ne parviennent pas à une très grande liberté d'esprit, c'est à cause de cette erreur.

Deux raisons, ce me semble, peuvent servir de fondement à ma pensée. Peut-être n'ont-elles aucune valeur, mais ce que je dirai, je l'ai vu par expérience. Mon âme, en effet, était en très fâcheux état jusqu'au jour où le Seigneur a daigné l'éclairer. Elle ne goûtait que par intervalles les consolations spirituelles ; ces heureux moments passés, elle ne trouvait plus, pour résister aux épreuves et aux tentations, cette divine compagnie dont elle a été favorisée depuis.

La première raison sur laquelle je m'appuie pour désapprouver cette méthode, c'est qu'elle renferme un petit défaut d'humilité, qui est si caché et si déguisé qu'on ne le sent même pas. Mais trouvera-t-on quelqu'un qui, même après avoir passé sa vie dans toutes les pénitences, oraisons et persécutions imaginables, soit comme moi, assez orgueilleux et misérable pour ne pas s'estimer très riche et très bien payé, si Notre-Seigneur consent à l'admettre au pied de la Croix,

comme saint Jean? Je ne sais dans quel cerveau, si ce n'est dans le mien, a pu germer la pensée de ne pas se contenter d'une telle faveur. Aussi, bien loin d'y gagner, j'y ai perdu de toutes façons.

Peut-être le tempérament ou la maladie ne nous permettent pas de méditer sans cesse la Passion du Sauveur; car cette considération est pénible. Mais qui nous empêche de tenir compagnie au Sauveur ressuscité, puisque nous le possédons si près de nous dans le très saint Sacrement, où il est déjà glorifié? Là, du moins, nous ne le verrons pas accablé de souffrances ni déchiré par les fouets, répandant le sang, fatigué de ses courses, persécuté par ceux qu'il a comblés de bienfaits, ou méconnu des apôtres. On ne peut pas toujours évidemment penser à de si grandes souffrances. Eh bien! le voici donc ici avant de remonter au ciel sans douleur et plein de gloire, stimulant les uns, encourageant les autres. Il est notre compagnon au très saint Sacrement; on dirait qu'il lui a été impossible de demeurer séparé de nous un seul instant. Et moi, ô mon Seigneur, j'ai pu me séparer de vous, dans l'espoir de vous mieux servir! Du moins, quand je vous offensais, je ne vous connaissais pas; mais vous connaître et penser que je m'enrichirais davantage en m'éloignant de

vous! Hélas! Seigneur, dans quelle triste voie je m'engageais! Il semble que je m'égarais complètement, si vous ne m'aviez remise dans le chemin. Mais dès que je vous ai vu près de moi, j'ai vu tous les biens... Depuis lors, je n'ai eu, au milieu de toutes mes épreuves, qu'à vous considérer devant vos juges, pour tout endurer avec le plus grand courage. En compagnie d'un ami si dévoué, et d'un capitaine si valeureux, qui marche en tête dans la voie de la souffrance, on peut tout supporter. Il est notre soutien, il est notre force; jamais il ne nous fait défaut. C'est un ami véritable. Pour moi, je le vois clairement, et je l'ai toujours admis depuis le jour où il m'a ramenée de mon erreur. Nous ne pouvons plaire à Dieu que par la très Sainte Humanité de Notre-Seigneur; c'est par elle qu'il veut nous accorder des grâces signalées; en elle, comme il l'a dit, il a mis ses complaisances. J'en ai fait l'expérience très souvent, et le Seigneur lui-même me l'a dit. Telle est la porte, je l'ai vu clairement, par laquelle nous devons entrer, si nous voulons que la souveraine Majesté nous dévoile de grands secrets.

Ainsi donc, cher Seigneur (1), ne cherchez point

(1) Elle désigne probablement le P. Garcia de Toledo, O. P.

d'autre chemin, alors même que vous seriez au sommet de la contemplation. En le suivant, on marche avec sécurité. Ce maître qui est nôtre est pour nous la source de tous les biens. C'est lui qui vous enseignera. Considérez sa vie; elle est le plus parfait des modèles. Que pouvons-nous désirer de plus que d'avoir près de nous un ami si dévoué, qui ne nous délaissera pas à l'heure de l'épreuve et de la tribulation, comme le font ceux du monde? Heureux celui qui l'aime véritablement et le garde toujours près de soi! Considérons le glorieux saint Paul; il semble qu'il ne cessait jamais de prononcer le nom de Jésus, tant il le possédait au plus intime de son cœur.

Depuis le jour où j'ai eu connaissance de cette vérité, j'ai étudié avec soin la conduite de certains saints, grands contemplatifs ; et ils ne suivaient pas une autre voie. Saint François nous en donne la preuve par ses stigmates et saint Antoine de Padoue par son amour pour l'Enfant Jésus. Saint Bernard mettait ses délices dans la Sainte Humanité, comme aussi sainte Catherine de Sienne et tant d'autres, que vous connaîtrez mieux que moi.

Sans doute ce doit être bon de rejeter tout ce qui est corporel, puisque des personnes si spirituelles l'affirment; mais dans ce cas il faut, ce me

semble, que l'âme soit très avancée; car jusqu'alors, elle doit évidemment chercher le Créateur par les créatures. Tout cela d'ailleurs dépend de la grâce que le Seigneur accorde à chaque âme : et c'est là une question dont je ne veux pas me mêler. Ce que je voudrais faire comprendre, c'est que la très Sainte Humanité du Christ ne doit pas être au nombre des objets à écarter. Que l'on comprenne bien ce point; je voudrais l'expliquer clairement.

Lorsque Dieu veut suspendre toutes les puissances de l'âme, comme nous l'avons vu en traitant des différents modes d'oraison, il est clair que, quand même nous ne le voudrions pas, la présence de la Sainte Humanité nous est enlevée. Qu'elle nous soit ravie alors, c'est fort bien. Heureuse une telle perte qui nous fait mieux jouir de ce que nous semblons perdre! L'âme alors s'emploie tout entière à aimer Celui que l'entendement s'est appliqué à connaître; elle aime ce qu'il n'a pas compris, et elle jouit de ce dont elle ne pourrait jouir aussi parfaitement, si ce n'est en se perdant elle-même, afin, je le répète, de se retrouver plus enrichie. Mais que de nous-mêmes, nous mettions notre habileté, nos soins et toutes nos forces à éviter d'avoir toujours présente la Sainte Humanité, et plût à Dieu que nous l'eussions

toujours présente! cela, je le répète, ne me paraît pas bien. Une âme qui suit cette voie, marche en l'air, comme on dit. Elle est privée d'appui, quelque remplie de Dieu qu'elle se croie. Une pratique importante pour nous, faibles mortels, c'est en effet de nous représenter Notre-Seigneur comme Homme, tant que nous sommes sur la terre. Or le second inconvénient, dont je vais parler a pour but de nous en détourner.

Le premier, comme j'ai déjà commencé à le dire, consiste dans un petit défaut d'humilité. L'âme veut s'élever, avant que le Seigneur ne l'élève. Elle ne se contente pas de méditer sur un sujet aussi excellent que la Sainte Humanité du Sauveur; elle veut être Marie, quand elle n'a pas encore travaillé avec Marthe. Si le Seigneur veut qu'elle soit Marie, serait-ce même dès le premier jour, elle n'a rien à craindre. Mais sachons nous modérer, comme je crois l'avoir déjà dit. Ce petit défaut d'humilité ne paraît rien, et cependant il cause le plus grand préjudice à l'âme qui veut avancer dans la contemplation.

Je reviens au second inconvénient. Nous ne sommes pas des Anges, nous avons un corps. C'est donc une folie de vouloir faire l'ange, quand on est sur la terre, surtout quand on y est aussi enfoncé que je l'étais. D'une manière habituelle,

notre pensée a besoin d'un appui. Parfois sans doute, l'âme sort d'elle-même; bien qu'elle se trouve souvent si remplie de Dieu, qu'elle n'a besoin d'aucun objet créé pour se recueillir. Mais cet état n'est pas habituel. Aussi quand arrivent les affaires, les persécutions, les épreuves, quand on ne peut goûter les douceurs d'une quiétude si parfaite ou qu'on est dans les sécheresses, c'est un très bon ami que le Christ. Nous le considérons homme comme nous, nous le voyons dans les abaissements et la souffrance : il nous sert de compagnie; et quand on a contracté l'habitude de le considérer ainsi, il est très facile de le trouver près de soi. Toutefois, il y aura encore des jours où l'on ne pourra faire ni l'un ni l'autre. Aussi il est bon, comme je l'ai déjà dit, de ne pas nous habituer à rechercher les consolations spirituelles. Advienne que pourra, embrassons la Croix; c'est là une grande chose. Notre bon Maître a été privé de toute consolation; on le laissa seul dans ses épreuves; nous du moins, ne l'abandonnons pas. La main qu'il nous tendra nous aidera mieux à monter plus haut que ne le pourrait notre propre diligence. Il s'absentera au moment qu'il jugera convenable et lorsque le Seigneur voudra, comme je l'ai dit, tirer l'âme hors d'elle-même.

Dieu se complaît beaucoup à voir une âme

prendre humblement son divin Fils pour Médiateur et lui porter tant d'amour que, même s'il veut l'élever à une très haute contemplation, elle s'en reconnaisse indigne, comme nous l'avons vu, et dise avec saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur* (1). Voilà ce que j'ai éprouvé. C'est par cette voie que Dieu a conduit mon âme. D'autres suivront, comme je l'ai dit, un sentier plus court. Pour moi, j'ai compris que tout cet édifice de l'oraison repose sur l'humilité, et que plus une âme s'abaisse dans l'oraison, plus Dieu l'élève. Je ne me souviens pas d'avoir reçu une seule de ces grâces signalées dont je vais parler dans la suite, si ce n'est quand j'étais anéantie à la vue de mon extrême misère. Sa Majesté m'aidait à me connaître, et s'appliquait même à me faire comprendre certaines choses que je n'aurais jamais pu imaginer. Pour moi, j'en suis persuadée, quand une âme fait quelque chose pour s'aider dans cette oraison d'union, alors même qu'elle paraîtrait au début réaliser quelques progrès, elle ne tarde pas à tomber très promptement comme un édifice qui n'a point de fondement. Je crains même qu'elle n'arrive jamais à la véritable pauvreté d'esprit. Une telle

(1) S. Luc, v, 8.

disposition consiste à ne point rechercher de consolations et de douceurs dans l'oraison parce que l'on a déjà renoncé à celles de la terre, mais à trouver son bonheur dans la souffrance par amour pour Celui dont la vie tout entière fut une croix continuelle, et à garder le calme de la paix soit dans l'épreuve, soit dans la sécheresse. Bien que la nature en souffre, on ne tombe pas dans cette inquiétude et cette désolation qui envahissent certaines personnes. Quand leur entendement n'est pas toujours occupé et que la dévotion sensible vient à leur manquer, elles s'imaginent que tout est perdu, comme si leurs efforts pouvaient mériter un tel trésor. Je ne dis pas qu'il faille négliger ces moyens, et ne pas veiller avec soin à se tenir sous le regard de Dieu ; mais alors même que nous ne pourrions avoir une seule bonne pensée, n'allons pas nous désespérer, comme je l'ai déjà dit. Nous ne sommes que des serviteurs inutiles (1). Que pensons-nous pouvoir? Or, le Seigneur veut que nous comprenions bien cette vérité et que nous fassions comme ces petits ânons, qui puisent de l'eau avec la noria dont nous avons parlé. Ils ont les yeux bandés, et sans savoir ce qu'ils font, ils tirent plus d'eau que le jardinier avec tous ses efforts.

(1) Luc, XVII, 10.

Nous devons marcher en toute liberté dans ce chemin de l'oraison et nous remettre entre les mains de Dieu. Si Sa Majesté veut nous élever au rang des princes de sa cour et de ses plus intimes favoris, allons-y simplement; sinon, servons-la dans les offices les plus humbles, et, comme je l'ai dit quelquefois, n'allons pas de nous-mêmes nous asseoir à la meilleure place. Dieu a plus de sollicitude pour nous que nous-mêmes, et il sait à quoi chacun de nous est propre. A quoi bon vouloir se diriger soi-même quand on a remis toute sa volonté entre les mains de Dieu? A mon avis, c'est moins tolérable ici que dans le premier degré d'oraison, et la perte serait beaucoup plus considérable, car il s'agit de biens surnaturels. Si quelqu'un a une mauvaise voix, il n'arrivera pas, malgré tous ses efforts, à la rendre belle. Mais si le Seigneur daigne lui en donner une belle, il n'a pas besoin de s'égosiller auparavant. Ne cessons donc jamais de demander à Dieu des grâces; mais avec un plein abandon et une entière confiance en sa libéralité. Puisque l'on nous permet de nous tenir aux pieds du Christ, veillons à ne point nous en retirer. Demeurons-y comme nous pourrons; imitons Madeleine; et quand notre âme sera assez forte, Dieu la conduira au désert.

Ainsi donc, mon Père, tenez-vous-en là, tant

que vous n'aurez pas trouvé quelqu'un qui ait plus d'expérience que moi et qui l'entende mieux que moi. S'il s'agit de personnes qui commencent à goûter les douceurs divines, n'allez pas les croire quand elles s'imagineront, en s'aidant elles-mêmes, réaliser de plus grands progrès et se procurer des douceurs plus profondes ; il n'en est rien. Oh ! comme Dieu sait bien, quand il le veut, venir à découvert sans employer tous ces petits moyens ! Malgré nos efforts, il enlève notre esprit comme un géant une paille, sans que nous puissions résister. S'il veut faire voler le crapaud, va-t-il attendre que le crapaud prenne de lui-même son essor ? Et cependant il est, à mon avis, bien plus difficile et plus pénible à notre esprit de s'élever, si Dieu ne l'élève. Chargé de terre, comme il l'est, et retenu par mille entraves, il lui sert peu de vouloir voler. Cela serait cependant plus conforme à sa nature qu'à celle du crapaud ; mais il est tellement enfoncé dans la fange qu'il a perdu cet avantage par sa faute.

Je veux conclure par ceci. Chaque fois que nous pensons au Christ, rappelons-nous l'amour qu'il nous a témoigné en nous accordant de si hautes faveurs, et la charité excessive de son Père qui le pousse à nous donner en lui un tel gage de sa tendresse pour nous. Car l'amour appelle l'a-

mour. Bien que le nôtre ne soit qu'au début et que nous soyons très misérables, ne négligeons rien pour avoir cette pensée toujours présente et nous exciter à aimer. Et si un jour le Seigneur daigne dans sa miséricorde imprimer cet amour en nos cœurs, tout nous sera facile; nous réaliserons les plus grands progrès en très peu de temps et sans la moindre fatigue.

Plaise au divin Maître de nous accorder cet amour, puisqu'il sait jusqu'à quel point il nous convient! Je le lui demande au nom de ce même amour qu'il a eu pour nous et au nom de son glorieux Fils qui nous a montré le sien au prix de tant de sacrifices. Ainsi soit-il!

Je voudrais bien, mon Père, vous faire une demande. Dès lors que le Seigneur commence à enrichir une âme de faveurs aussi élevées que celles de la contemplation parfaite, ne serait-il pas raisonnable qu'elle fût immédiatement au sommet de la perfection? Certes, oui, la raison le dit. Car une âme qui est comblée de semblables grâces ne devrait plus rechercher les consolations d'ici-bas. Pourquoi, à mesure qu'elle monte dans le ravissement, et qu'elle est habituée à recevoir des grâces, semble-t-elle en porter des effets plus élevés? pourquoi alors est-elle de plus en plus détachée? Pourquoi le Seigneur ne l'élève-t-il que

peu à peu à la perfection de la vertu, quand il pourrait par une seule de ses visites et dans un instant lui donner une sainteté consommée? Voilà ce que je ne sais pas et désire savoir. Ce que je sais bien, c'est que la force divine dont l'âme est revêtue au début, quand cette faveur ne dure qu'un clin d'œil et ne se sent, pour ainsi dire, que dans ses effets, est différente de celle qu'elle reçoit quand cette faveur dure plus longtemps. Souvent, ce me semble, la cause vient de l'âme qui n'apporte pas de suite une disposition complète : le Seigneur doit alors la fortifier peu à peu, lui faire prendre des résolutions généreuses, et lui donner enfin le courage viril de tout mettre immédiatement sous les pieds, comme il fit pour sainte Madeleine. Il agit à l'égard d'autres personnes, selon la liberté qu'elles lui laissent. Nous avons de la peine à croire que Dieu nous récompense au centuple même dès cette vie.

Voici encore une comparaison qui s'est présentée à mon esprit. Il est admis que la nourriture que l'on donne aux parfaits et aux commençants est la même; c'est comme un mets dont mangent beaucoup de personnes ; ceux qui en prennent une très faible quantité, en retirent une saveur agréable, mais de courte durée ; ceux qui en prennent davantage, y trouvent un petit soutien ;

ceux qui en prennent beaucoup, y puisent la vie et la force. Ainsi l'âme pourra prendre si souvent et si abondamment de ce pain de vie qu'elle ne trouvera plus rien de savoureux en dehors de lui. Elle voit le profit qu'elle en retire ; désormais son goût est si bien fait à cette suavité, qu'elle préférerait plutôt perdre la vie que de se voir condamnée à prendre un autre aliment. Tout mets étranger ne pourrait que lui enlever la saveur exquise de ce pain délicieux.

Considérons, en outre, que nous sommes dans la compagnie d'une sainte personne. Sa conversation ne nous fait pas dans un jour autant de bien qu'en plusieurs. Mais si nous demeurons longtemps avec elle, nous pourrons lui devenir semblables, avec le secours de Dieu ; car enfin tout dépend de ce qu'il veut : il accorde ses dons à qui il lui plaît. Mais il est important, pour celui qui commence à recevoir cette grâce, de se montrer généreux dans ses résolutions, de se détacher de tout et d'estimer cette faveur comme elle le mérite.

Il me semble, en outre, que le divin Maître va de l'un à l'autre pour voir ceux qui l'aiment. Il leur découvre avec de souveraines délices qui il est, afin de raviver, si elle était éteinte, leur foi dans la récompense qu'il nous destine. Il leur dit :

Considérez que ce n'est là qu'une goutte de cet immense océan où sont renfermés tous les biens. Il ne néglige rien pour ceux qu'il aime. Dès qu'il voit que l'on correspond à son amour, il donne de nouveau et se donne lui-même. Il aime ceux qui l'aiment. Et quel Bien-Aimé ! quel Ami fidèle ! O Seigneur de mon âme, où trouverais-je des expressions capables de faire comprendre ce que vous donnez à ceux qui mettent en vous leur confiance, et ce que perdent ceux qui, arrivés à cet état, restent attachés à eux-mêmes ? Ne permettez pas cela, ô Seigneur ; est-ce que vous ne faites pas plus encore, puisque vous daignez descendre dans une hôtellerie aussi misérable que celle de mon âme ? Soyez-en béni dans les siècles des siècles !

Je vous en supplie de nouveau, mon Père, si vous traitez de cet écrit sur l'oraison avec des personnes spirituelles, veillez bien à ce qu'elles le soient en réalité. Car si elles ne connaissent qu'un chemin, ou si elles sont arrêtées au milieu, elles ne pourront en porter un jugement sérieux. Il y en a que Dieu conduit dès le début par une voie très élevée ; ils s'imaginent que les autres pourront comme eux avancer dans cette voie, fixer leur entendement et négliger le secours des choses corporelles. Mais ceux-là demeureront

secs comme un morceau de bois. Il y en a d'autres qui ont à peine goûté un peu les douceurs de l'oraison de quiétude qu'ils s'imaginent pouvoir passer aussitôt de cette oraison à une autre plus élevée; et, au lieu d'avancer, ils reculent, comme je l'ai déjà dit. En toutes choses, il faut donc de l'expérience et de la discrétion. Daigne le Seigneur nous les accorder dans sa bonté!

CHAPITRE XXIII

Elle reprend le récit de sa vie, et montre comment et par quels moyens elle a commencé à s'élever à une plus haute perfection, et il est utile, pour ceux qui dirigent des âmes d'oraison de savoir ce qu'il faut faire au début. Elle indique le profit qu'elle retira d'avoir été bien dirigée.

Je veux revenir maintenant à cet endroit du récit de ma vie où j'en était restée (1). Si je m'en suis écartée plus qu'il ne fallait, ma digression servira peut-être à mieux comprendre ce qui va suivre. C'est maintenant un nouveau livre qui commence, je veux dire une nouvelle vie. Celle que j'ai racontée tout d'abord était ma vie; celle où j'ai commencé ensuite à parler des divers états d'oraison est, si je ne me trompe, la vie de Dieu en moi; car, je le vois, sans le secours de Dieu il m'eût été impossible d'en finir en si peu de temps avec des habitudes et des œuvres aussi imparfaites que les miennes. Que le Seigneur soit béni de m'avoir délivrée de moi-même!

(1) La Sainte reprend son récit interrompu à la fin du chapitre IX.

A peine eus-je commencé à fuir peu à peu les occasions dangereuses et à m'adonner davantage à l'oraison, que le Seigneur se mit à m'enrichir de ses grâces. Il semblait ne désirer qu'une chose, c'est que je voulusse bien les recevoir. Sa Majesté se mit à m'élever très ordinairement à l'oraison de quiétude, et souvent même à celle d'union qui durait longtemps.

Comme, à cette époque, on avait découvert les grandes illusions où des femmes séduites par le démon (*a*) étaient tombées, je commençai à concevoir des craintes au sujet des délices et des suavités si grandes dont j'étais inondée et dont bien souvent je ne pouvais me défendre. Par ailleurs je découvrais en moi, surtout à l'heure de l'oraison, une assurance très grande que ces faveurs venaient de Dieu. De plus, je me trouvais, au sortir de cet exercice, bien meilleure et plus forte. Mais dès que je me laissais aller tant soit peu à la distraction, la crainte m'envahissait de nouveau. Je me demandais si ce n'était pas le démon qui, en me faisant croire que c'était bon, voulait suspendre l'entendement et me priver de son secours, pour m'éloigner ainsi de l'oraison mentale et m'empêcher de méditer la Passion de Notre-Seigneur.

Vu le peu de lumière que j'avais alors, cela me

semblait une perte plus grande. Mais Sa Majesté voulait déjà m'éclairer pour arrêter le cours de mes infidélités et me faire connaître combien je lui étais redevable.

Cette crainte devint si vive que je cherchai avec soin des guides spirituels pour conférer avec eux. J'avais même entendu parler de quelques-uns. Les Pères de la Compagnie de Jésus venaient de s'établir dans cette ville (*b*). Pour moi, sans en connaître encore aucun, je leur étais très affectionnée, uniquement par les rapports que l'on m'avait faits de leur genre de vie et de leur oraison. Toutefois je ne me jugeais pas digne de leur parler, ni assez forte pour leur obéir. Cela augmentait mes craintes ; car traiter avec eux, en restant ce que j'étais, me semblait peu délicat.

Tel fut mon état durant quelque temps. Mais, enfin, fatiguée de tant de combats intérieurs et de craintes, je me déterminai à conférer avec un maître spirituel, pour apprendre de lui ce qu'était mon oraison, et le supplier de m'éclairer, si j'étais dans l'erreur ; j'étais résolue à faire tous mes efforts pour ne point offenser Dieu ; c'était, comme je l'ai dit, le manque d'énergie que je découvrais en moi qui me rendait si timide.

Dans quelle illusion profonde j'étais, ô mon Dieu ! Je voulais être bonne, et je m'éloignais du

bien! Le démon doit tenter fortement sur ce point l'âme qui commence à pratiquer la vertu. Il sait bien en effet que l'âme sera guérie de tous ses maux, dès qu'elle pourra conférer avec les amis de Dieu. Pour moi du moins, je ne pouvais parvenir à m'y déterminer; et rien ne pouvait m'y décider. J'attendais que je fusse devenue meilleure, comme à l'époque où j'avais cessé de faire oraison; mais peut-être je n'y aurais jamais réussi; car j'étais déjà si plongée dans certaines petites habitudes mauvaises, que je n'en comprenais même plus la culpabilité et qu'il me fallait le secours d'autrui et une main charitable pour m'aider à me relever. Béni soit le Seigneur! c'est sa main qui me fut tendue la première.

Comme mes craintes augmentaient parce que mon oraison grandissait, il me sembla qu'il y avait là, ou quelque bien signalé ou un très grand mal. Ce qui se passait en moi, je le comprenais déjà, était surnaturel, car je ne pouvais parfois y résister, de même qu'il m'était impossible de l'éprouver au gré de ma volonté. Le seul remède, à mon avis, était de m'appliquer à une grande pureté de conscience, et de fuir toute occasion, même de péchés véniels; si c'était l'esprit de Dieu qui agissait en moi, le profit était bien clair; si c'était le démon, il ne me causerait que peu de

préjudice, ou plutôt il ne pourrait qu'y perdre, dès lors que tous mes soins tendraient à contenter le Seigneur et à ne le plus offenser. Cette résolution prise, je ne cessai plus de supplier le Seigneur de venir à mon secours. Au bout de quelques jours, je vis que mon âme n'avait pas assez de force pour s'élever d'elle-même à une si haute perfection. Elle était encore rivée à certaines affections qui, sans être en soi très coupables, étaient cependant de nature à tout entraver.

On me parla d'un ecclésiastique instruit, qui se trouvait dans cette ville et dont Dieu commençait à manifester au public la vertu et la sainteté (*c*). Je fis en sorte de m'entretenir avec lui par l'entremise d'un saint gentilhomme qui habite cette même ville. Ce gentilhomme est marié, mais d'une vie très exemplaire et d'une vertu profonde. Il est si adonné à l'oraison et aux œuvres de charité, que tout en lui respire la bonté et la perfection ; ce n'est pas sans un motif fondé. Il a fait beaucoup de bien à un grand nombre d'âmes. Il a reçu pour cela tant de talents qu'il ne peut s'empêcher de les faire valoir, bien qu'il n'y soit nullement aidé par son état. Il a un très bon jugement, et est très affable pour tous. Sa conversation n'a rien d'ennuyeux, elle est

plutôt pleine de grâce et de suavité, et en même temps si droite et si sainte qu'il est un charme pour tous ceux qui traitent avec lui. Il vise toujours au plus grand bien des âmes avec lesquelles il est en rapport. On dirait qu'il n'a rien tant à cœur que de se rendre utile et de faire plaisir à tous, dans la mesure de ses forces. Ce digne et saint homme a été, ce me semble, par sa prudence le premier instrument de salut pour mon âme. Son humilité me rend toute confuse. Il y a près de quarante ans (deux ou trois de moins, je ne sais) qu'il s'adonne à l'oraison et mène une vie aussi parfaite que semble le comporter son état. Sa femme est une si grande servante de Dieu et si charitable qu'il ne trouve en elle aucun obstacle pour sa perfection. Dieu lui-même a voulu la choisir pour être l'épouse de celui qu'il savait devoir être l'un de ses plus fidèles serviteurs (*d*).

Ses parents avaient des alliances avec les miens (1); de plus, il avait de fréquents rapports avec un autre grand serviteur de Dieu, mari d'une de mes cousines. C'est par cette voie que je cher-

(1) Sa tante doña Catherine del Aguila, femme de don Pedro de Cepeda, était cousine germaine de doña Mencia del Aguila femme de François de Salcédo. — *Vida de S^a Teresa*, P. Silverio.

chai à conférer avec l'ecclésiastique si vertueux dont j'ai parlé, et qui était l'ami intime de ce gentilhomme ; mon but était de me confesser à lui et de le prendre pour directeur. Le gentilhomme me l'amena. Me trouvant en présence d'un personnage si saint, je me sentis toute confuse. Je lui ouvris mon âme et lui fis part de mon genre d'oraison ; mais il ne voulut pas me confesser ; il s'en excusa sur ses occupations, qui, en réalité, étaient très grandes. Il prit immédiatement une sainte résolution : il me traita en âme forte, telle que j'aurais dû être en effet d'après l'oraison qu'il découvrait en moi. Il voulut me faire éviter toute offense contre Dieu. Pour moi, en présence d'une détermination si prompte au sujet de petites choses, où, je le répète, je ne me sentais pas la force de pratiquer immédiatement une si haute perfection, je fus extrêmement affligée. Je vis qu'il considérait les affaires de mon âme comme une œuvre qui devait se conclure d'un seul coup. Mais, à mon avis, il fallait la conduire avec beaucoup plus de prudence. En un mot, je compris que les moyens qu'il me proposait n'étaient pas ceux qui devaient m'apporter le remède ; ils étaient pour une âme plus parfaite que la mienne. J'étais, il est vrai, très avancée dans les faveurs divines, mais j'étais

tout à fait au début dans les vertus et la mortification. A coup sûr, si je n'avais pas eu d'autre guide, je crois que mon âme n'aurait jamais réalisé le moindre progrès. Aussi l'affliction qui s'empara de moi en voyant que je n'accomplissais pas, et ne croyais même pas pouvoir accomplir ce qu'il me prescrivait, était capable de me décourager et de me faire tout abandonner. J'admire parfois comment Dieu a permis que cet ecclésiastique, doué pourtant d'une grâce particulière pour amener les âmes dans la voie de la perfection, n'ait pas compris la mienne et n'ait pas même voulu s'en charger.

Je vois que tout a été disposé pour mon plus grand bien. J'en vins alors à connaître et à consulter des hommes aussi saints que ceux de la Compagnie de Jésus.

Dès ce jour, il fut convenu avec ce saint gentilhomme (1) qu'il viendrait me voir de temps en temps. Je reconnus par là sa grande humilité, puisqu'il consentait à s'entretenir avec une personne aussi imparfaite que moi.

Il commença donc à venir me voir et à m'encourager. Il me faisait remarquer que je ne pou-

(1) C'est ainsi que la Sainte s'est plu à appeler dans la suite don François de Salcedo.

vais penser arriver en un jour à un détachement complet, mais que Dieu l'opérerait peu à peu; que pour lui, il était demeuré plusieurs années sans pouvoir se vaincre en des choses pourtant bien légères. O humilité, quelles richesses tu procures à l'âme où tu habites, et à ceux qui l'approchent! Ce saint, car il semble que je puis à juste titre lui donner ce nom, s'humiliait à me raconter pour mon bien les faiblesses de son âme; du moins il les voyait ainsi, mais, vu son état, elles ne constituaient ni faute ni imperfection, tandis que pour le mien c'était une très grande infidélité.

Si je parle ainsi, ce n'est pas sans motif. Il semble que je m'appesantis beaucoup sur de petites particularités, et cependant elles sont tellement importantes pour commencer à faire avancer une âme et lui enseigner à prendre peu à peu son essor, quand elle n'a pas encore toutes ses plumes, comme on dit, que personne ne peut le croire avant d'en avoir fait l'expérience.

Comme j'espère de la bonté de Dieu, mon Père, que vous êtes appelé à procurer l'avancement spirituel d'un grand nombre d'âmes, je déclare ici que toute l'œuvre de mon salut vient de ce que l'on a su me guérir; on a eu assez d'humilité et de charité pour traiter avec moi, et assez

de patience pour me supporter, quand on voyait que je ne me corrigeais pas de tous mes défauts.

Ce gentilhomme agissait avec prudence et m'indiquait peu à peu les moyens de vaincre le démon. Je conçus dès lors une telle affection pour lui, que je n'avais pas de plus grand repos que dans les circonstances, assez rares d'ailleurs, où il venait me voir. S'il retardait sa visite, j'en éprouvais de suite beaucoup de chagrin, à la pensée que c'était à cause de mon peu de vertu qu'il ne venait pas. Il comprit peu à peu mes grandes imperfections; je devrais dire, mes péchés, bien que, à partir de ses visites, il y eût un peu plus d'amélioration dans mon âme. Mais quand, pour avoir ses lumières, je lui découvrais les faveurs dont le Seigneur me comblait, il me répondait que l'un ne s'accordait pas avec l'autre, et que de telles faveurs étaient réservées à des personnes déjà très avancées et très mortifiées. Aussi, il ne pouvait s'empêcher de craindre beaucoup; il lui semblait que certaines choses n'étaient que l'œuvre du démon, bien qu'il n'eût pas sur ce point un jugement arrêté. Il me recommanda de bien considérer toutes les particularités de mon oraison et de lui en rendre compte. Or, c'était là la difficulté, car je ne savais nullement exposer ce qu'était mon oraison. Il y a peu

de temps d'ailleurs que Dieu m'a accordé la grâce de le comprendre et de savoir le dire. Aussi sa réponse s'ajoutant à mes craintes précédentes, je tombai dans une affliction profonde et me mis à pleurer. Mon désir sincère, je le voyais, était de contenter Dieu, et je ne pouvais me persuader que j'étais victime des illusions du démon. Mais je craignais qu'en punition de mes grands péchés, Dieu ne me refusât la lumière nécessaire pour m'en rendre compte.

Je pris donc des livres avec l'espoir d'y trouver le moyen d'expliquer mon oraison. Dans un ouvrage qui a pour titre : *L'Ascension de la montagne* (1), et, à l'endroit où il traite de l'union de l'âme avec Dieu, je trouvai toutes les marques de ce que je sentais, lorsque, favorisée de cette oraison, je ne pouvais penser à rien ; c'était précisément de cette impuissance que je parlais. Je fis quelques signes aux endroits en question, et je remis le livre au gentilhomme. Il devait l'examiner en compagnie de ce saint ecclésiastique et

(1) Ce livre parut la première fois à Séville en 1535. L'auteur était don Bernardino de Laredo, célèbre médecin de Jean II de Portugal, qui devint frère convers chez les Franciscains. Les éditions du XVI^e^ siècle ne portent pas le nom de l'auteur. L'édition d'Alcala de 1617 l'a enfin donné. — Cfr. *S^a^ Teresa*, P. Silverio.

fidèle serviteur de Dieu dont j'ai déjà parlé (1). Tous deux devaient me dire ce qu'il fallait faire, et si tel était leur avis, j'étais prête à abandonner complètement l'oraison. Pourquoi, en effet, m'exposer à tous ces dangers? Il y avait environ vingt ans que je faisais oraison; et au lieu d'y trouver le moindre profit, j'y rencontrais les illusions du démon; mieux valait y renoncer. Ce parti toutefois me semblait bien dur, car je savais par expérience ce qu'était mon âme sans l'oraison. Il n'y avait donc de toutes parts que des difficultés pour moi. J'étais comme une personne qui se trouve au milieu d'une rivière sur le point d'être engloutie; de quelque côté qu'elle veuille se diriger, elle redoute un péril plus grand. C'est là une angoisse très profonde; et j'ai eu à souffrir beaucoup de peines de ce genre, comme je le dirai dans la suite. Ce que j'en rapporterai pourra paraître de peu d'importance, mais sera cependant utile pour comprendre comment il faut éprouver les esprits.

C'est là évidemment une angoisse très vive. Aussi la prudence est nécessaire, surtout quand il s'agit de diriger des femmes; car leur faiblesse est grande. On pourrait leur causer beaucoup de

(1) Maître Gaspar Daza.

préjudice en leur déclarant sans détour qu'elles sont victimes des illusions du démon. Il faut, après mûre réflexion, les éloigner des occasions où elles peuvent se trouver; leur recommander le plus profond secret, et le garder soi-même comme il convient. Je fais cette recommandation, car j'ai eu beaucoup à souffrir de ce que plusieurs personnes auxquelles j'avais parlé de mon oraison n'ont pas gardé le secret; elles s'en entretenaient entre elles dans un but louable, sans doute, mais elles m'ont causé un tort considérable. Des choses qui auraient dû rester très secrètes, qui n'étaient nullement destinées à être connues du public, ont été divulguées, et c'est moi-même qui semblais les publier. Il n'y avait pas de faute de leur part, je le crois; c'est le Seigneur qui le permettait ainsi, pour que j'aie à souffrir. Je ne dis pas qu'ils dévoilaient ce que je leur disais en confession; mais, comme je leur faisais part de mes craintes pour en obtenir la lumière, il me semblait qu'ils auraient dû garder le secret. Malgré tout, je n'ai jamais osé rien cacher à de tels personnages. Il faut donc, je le répète, se tenir dans la plus grande discrétion quand il s'agit de diriger les âmes, les encourager et attendre le moment où Dieu viendra à leur aide, comme il l'a fait pour moi. Sans cela on m'eût

causé les plus grands préjudices, tant j'étais timide et craintive. De plus, comme je souffre beaucoup du cœur, je m'étonne de ce que je n'aie pas éprouvé beaucoup de mal.

Je remis donc au gentilhomme le livre ainsi qu'une relation de ma vie et de mes péchés que j'avais faite de mon mieux. Ce n'était pas une confession, puisque je l'adressais à un séculier; mais j'y exposais très clairement jusqu'à quel point j'étais mauvaise (1). Les deux serviteurs de Dieu (2) examinèrent donc avec la plus grande charité et un amour sincère ce qui était convenable à mon âme. C'est dans les craintes les plus vives que j'attendais leur réponse; je suppliais un grand nombre de personnes de me recommander à Dieu et pendant ce temps, je me consacrais moi-même beaucoup à l'oraison. Enfin la réponse arriva. Le gentilhomme se présenta tout désolé et me dit que, autant qu'ils pouvaient en juger son ami et lui, j'étais trompée par le démon; ce que je devais faire, c'était d'en conférer avec un Père de la Compagnie de Jésus; je n'avais qu'à le faire appeler, en lui disant que j'avais besoin de lui, et il ne manquerait pas de venir. Je lui ren-

(1) Il est bien regrettable que cette relation, la première que la Sainte ait faite de sa *Vie*, ne nous soit pas parvenue.
(2) Dom François de Salcedo et maître Gaspar Daza.

drais compte dans une confession générale de toute ma vie et de mes dispositions, avec la plus grande clarté ; par la vertu du sacrement de pénitence, Dieu lui donnerait plus de lumière ; d'ailleurs ces Pères avaient beaucoup d'expérience des voies spirituelles. Je ne devais nullement m'écarter de ce qui me serait dit ; car mon âme courait les plus grands périls, si elle n'avait pas de guide pour la diriger.

Une telle réponse me causa une crainte et une peine si vives que je ne savais que devenir ; je ne faisais que pleurer. Me trouvant dans un oratoire au comble de l'affliction, et ne sachant vraiment ce que j'allais devenir, j'ouvre un livre que le Seigneur, ce semble, me mettait lui-même entre les mains, et je lis que d'après saint Paul : *Dieu est très fidèle et ne laisse jamais ceux qui l'aiment devenir victimes des illusions du démon* (1). Cette parole me procura une consolation profonde. Je commençai à m'occuper de ma confession générale. Je mis par écrit tout le mal et tout le bien de ma vie ; en un mot, je fis l'exposé de mon âme avec le plus de clarté qu'il me fut possible, sans

(1) La Sainte ne traduit pas exactement le texte : « *Fidelis autem Deus est qui non patietur vos tentari supra id quod potestis* : Dieu est fidèle et ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces » (I Cor., x, 13).

rien omettre. Après l'avoir achevé, je m'en souviens, je vis tant de mal d'un côté, et si peu de bien de l'autre, que j'en fus profondément affligée et peinée (1).

Un autre tourment pour moi, c'était que les religieuses du monastère me vissent conférer avec des hommes aussi saints que les Pères de la Compagnie de Jésus. Je redoutais ma faiblesse. Il me semblait que mes rapports avec eux m'obligeraient davantage à la maîtriser et à rompre enfin avec mes passe-temps; sans quoi, mon état deviendrait plus déplorable encore. Aussi je recommandai à la sacristine et à la portière de n'en rien dire à personne; précaution inutile. Précisément, au moment où l'on m'appelait, se trouvait près de la porte une religieuse qui publia la nouvelle dans tout le monastère. Hélas! que d'obstacles et que de craintes le démon ne vient-il pas susciter à une âme qui veut s'élever vers Dieu!

Je traitai donc avec ce religieux (2), qui était un vrai serviteur de Dieu et doué d'une rare prudence; je lui découvris tous les secrets de mon âme. Comme il comprenait parfaitement le langage de la spiritualité, il m'expliqua mon état et

(1) Cette relation a vraisemblablement été détruite de bonne heure par la Sainte elle-même.

(2) Le P. Cétina, ou Zetina (*e*).

m'encouragea beaucoup. D'après lui, c'était évidemment l'esprit de Dieu qui agissait en moi. Mais il était nécessaire de reprendre à nouveau l'oraison, car elle ne reposait pas sur un fondement solide, et je n'avais pas encore commencé à comprendre la mortification. C'était si vrai, qu'il me semble que je ne connaissais pas même la signification de ce mot. Je ne devais à aucun prix abandonner l'oraison, mais au contraire m'y appliquer plus que jamais, puisque Dieu m'y comblait de grâces si élevées. Que savais-je, si Dieu ne voulait pas se servir de moi pour le bien d'un grand nombre d'âmes? Il ajouta encore d'autres réflexions, où il semblait prophétiser ce que le Seigneur a accompli depuis lors en moi. En un mot, je serais grandement coupable, si je ne répondais pas aux faveurs que Dieu m'accordait.

Toutes ses paroles me semblaient dictées par l'Esprit-Saint lui-même, tant elles faisaient d'impression dans mon âme pour la guérir de ses maux : j'en étais toute remplie de confusion. Il me conduisit par des moyens qui, ce me semble, me transformaient d'une manière complète. Oh! que c'est une grande chose que de comprendre une âme! Il me dit de méditer chaque jour sur un point de la Passion et de m'appliquer à en

tirer profit. Il me recommanda en outre de ne penser qu'à la sainte Humanité de Notre-Seigneur (1). Je devais aussi résister autant que possible à ces recueillements et à ces douceurs intérieures dont j'ai parlé, et ne jamais leur donner entrée jusqu'à nouvel ordre de sa part. Il me laissa toute remplie de consolation et de courage. Le Seigneur venait enfin à mon secours et daignait l'éclairer lui-même pour lui faire comprendre l'état de mon âme et la manière dont il devait me diriger. Je pris la résolution de ne m'écarter en rien de la ligne de conduite qu'il me traçait : et jusqu'à ce moment j'y suis restée fidèle. Loué soit le Seigneur! il m'a fait la grâce, à laquelle j'ai répondu bien imparfaitement, d'obéir à mes confesseurs, qui ont presque toujours été de ces hommes bénis de la Compagnie de Jésus. Mais, je le répète, je n'ai suivi leurs conseils que d'une manière bien imparfaite. Toutefois, mon âme commença à en retirer un profit très sensible, comme je vais le dire maintenant.

(1) Ribera n'assure point que le P. Pradanos fit suivre à la Sainte les exercices de saint Ignace. Au livre I, chap. IX, de la *Vie de la Sainte*, il s'exprime ainsi : *Este Padre, me dicen, la dió parte de los ejercicios de la Compañia;* éd. Pons, Barcelona, 1908.

(*a*) La Sainte semble faire allusion à Madeleine de la Croix, franciscaine de Cordoue, qui s'est rendue tristement célèbre entre toutes les visionnaires de cette époque. On finit par découvrir ses supercheries. Elle fit d'ailleurs des aveux complets devant le tribunal de l'Inquisition de Cordoue le 3 mai 1546. Cf. *Apuntos para una biblioteca de escritores españoles*, Manuel Serrano y Sanz, t. I, p. 298, et Ribéra, l. I, c. 10.

(*b*) La résidence fut érigée en 1555, disent les Boll. n° 141. Saint François de Borgia y est resté quelque temps vers 1557. Les fondateurs semblent être les Pères Jean de Padranos et Balthasar Alvarez d'après Cienfuegos dans sa *Vida de S. Francisco de Borgia*, l. VIII, c. 1. Cf. *Historia de Avila*, Carramolino, t. I, p. 520.

(*c*) Gaspar Daza avait réuni des prêtres qui travaillaient avec lui au salut des âmes. Il fut toujours très dévoué à la Sainte et la confessa durant quelque temps. Il lui prêta tout son concours pour la fondation du Couvent de Saint-Joseph, et c'est lui qui y célébra la première messe pour l'inauguration de la Réforme, le 24 août 1562 (voir ch. XXVI). Il mourut en 1592 ; ses restes reposent à côté de ceux de sa mère et de sa sœur dans l'église du monastère.

(*d*) François de Salcédo était marié à doña Mencia del Aguila et se plaisait à suivre les cours de théologie des Pères Dominicains de la ville. Après la mort de sa femme, il reçut les saints ordres en 1570. Il mourut en 1580. On l'enterra dans la chapelle primitive du monastère de Saint-Joseph, où il avait fondé une chapellenie. La Sainte a toujours eu la plus haute estime de sa vertu. Le P. Gratien,

dans une note au ch. 9 de la Ire P. de la *Vida de Sa Teresa* par Ribera, dit qu'il a connu ce saint personnage si dévoué à la Sainte et s'est entretenu avec lui de diverses choses qui la concernaient.

(*d*) Il s'agit du P. Diégo de Zetina. C'est le premier Père de la Compagnie de Jésus que la Sainte ait eu pour confesseur. — Cfr. *El Monte Carmelo*, año XVIII, nº 414, 15 oct. 1917, et nº 417, 1er décembre 1917. Le P. Silverio avait déjà publié ce nom dans *Obras de Sa Teresa*, t. II, p. 510, d'après les notes du P. Gratien. Mais il avait mis *Zelina*; il a rectifié d'après le volume même où le P. Gratien a mis ses notes, qui se trouve chez les Carmélites de Saint-Bernard, près de Santiago de Chili. — Doña Guiomar de Ulloa dit également que le P. Cetina est le premier Père de la Compagnie de Jésus auquel la Sainte s'est confessée. (« La Madre se confesó primero en la Compañia con el P. Cetina, y despues con el P. Prádanos y con el P. Baltasar Alvarez »).

Cfr. *Boletin de la real Academia*. Marzo y Abril 1915.

CHAPITRE XXIV

Elle continue le même sujet, et montre quels progrès son âme a réalisés après avoir commencé à obéir. Elle dit aussi combien peu lui a servi sa résistance aux faveurs divines, et comment Sa Majesté lui en accordait toujours de plus élevées.

Après cette confession, mon âme se trouva si souple qu'il n'y avait plus rien, ce me semble, que je ne fusse disposée à entreprendre. Je commençai donc à me réformer sur beaucoup de points. Le confesseur ne me pressait aucunement; il avait plutôt l'air de faire peu de cas de tous mes efforts; et cela m'excitait davantage. Il me conduisait par la voie de l'amour de Dieu et me laissait pour ainsi dire toute liberté, sans autre obligation que celle que je m'imposais par amour. Pendant près de deux mois, je m'appliquai donc à résister de tout mon pouvoir aux délices et aux faveurs divines. Quant à l'extérieur, l'amélioration fut très sensible. Déjà le Seigneur me donnait le courage d'accomplir certains actes que des personnes de ma connaissance, et même

des religieuses de mon monastère (1), considéraient comme exagérés ; il est vrai, ma conduite passée leur donnait lieu d'en juger ainsi, et cependant, j'étais bien loin encore de répondre aux obligations que m'imposaient mon habit et ma profession.

Le gain que je retirai de cette résistance aux douceurs et aux délices de Dieu fut un enseignement de Sa Majesté. Jusqu'alors j'avais pensé que pour recevoir des délices dans l'oraison, il fallait être dans la solitude la plus profonde ; aussi je n'osais pas, pour ainsi dire, me remuer. J'ai vu combien cela importait peu. Plus, en effet, je cherchais à faire diversion, et plus le Seigneur me comblait de cette suavité, de cette *gloire* qui semblait m'environner tout entière sans qu'il me fût possible de la fuir. Oui, c'est bien ainsi que les choses se passaient. Mes efforts pour résister à ces faveurs étaient si grands que c'était une peine pour moi. Mais le Seigneur apportait plus de soin encore à me les accorder. Pendant ces deux mois il se manifesta à moi beaucoup plus que de coutume, pour me faire mieux comprendre qu'il n'était plus en mon pouvoir de lui résister.

(1) Il s'agit du monastère de l'Incarnation d'Avila.

L'amour pour la très sainte Humanité de Notre-Seigneur commença à renaître en moi. Mon oraison s'affermissait peu à peu, comme un édifice qui désormais reposait sur une base solide. Je m'affectionnai davantage aux pénitences corporelles que j'avais bien négligées au cours de mes si grandes infirmités. D'après le saint homme qui me confessait, je pouvais me livrer à certaines mortifications sans aucun danger. Qui sait, me disait-il, si le Seigneur ne m'avait pas envoyé tant d'infirmités parce que je me dispensais de la pénitence? Aussi Sa Majesté voulait me l'imposer. Il m'ordonna donc certaines mortifications qui n'étaient nullement de mon goût. Mais je les accomplissais toutes, car il me semblait que le Seigneur lui-même me commandait par sa voix et en même temps lui donnait grâce pour me commander de manière à être obéi. Déjà mon âme ressentait toujours plus vivement l'offense de Dieu, si petite qu'elle fût. Dès que je trouvais quelque chose de superflu parmi les objets à mon usage, il m'était impossible de me recueillir avant de m'en être dépouillée. Je conjurais instamment le Seigneur de me tenir de sa main, et de ne pas me laisser retourner en arrière. Puisque je traitais avec ses fidèles serviteurs, c'eût été, ce me semble, une grande faute de ma part, s'ils avaient

perdu à cause de moi l'estime dont ils jouissaient.

A cette époque, arriva dans la ville le P. François qui avait été précédemment duc de Gandie (*a*). Depuis quelques années qu'il avait tout quitté, il était entré dans la Compagnie de Jésus. Mon confesseur (1), comme d'ailleurs le gentilhomme dont j'ai parlé, me procura les moyens de m'entretenir avec lui et de lui rendre compte de mon oraison. Il savait que Dieu le comblait de faveurs et de délices, et le récompensait même dès cette vie de s'être dépouillé de biens immenses par amour pour sa gloire.

Après m'avoir entendue, le P. François me dit que c'était l'esprit de Dieu qui agissait en moi et qu'il ne lui paraissait pas bien de résister davantage. Il approuvait la ligne de conduite que j'avais tenue jusqu'alors, mais à l'avenir je devais commencer toujours mon oraison par un point de la Passion. Si le Seigneur m'élevait ensuite à quelque état surnaturel, il ne fallait plus opposer de résistance, mais me remettre entre les mains de Sa Majesté en me gardant bien toutefois de rechercher ces faveurs. Avancé comme il l'était dans les voies spirituelles, il put me donner le remède

(1) Ce devait être le P. Cétina, dont nous avons déjà parlé, et non le P. Pradanos, comme le supposent les Boll. *Acta S. Ter.*, loc. cit.

et le conseil. Car il est important dans ces questions d'avoir de l'expérience. En un mot, il déclara que ce serait une erreur de résister plus longtemps. Je demeurai très consolée et le gentilhomme partagea mon bonheur. C'était pour lui une joie très vive qu'on eût déclaré que le Seigneur agissait en moi. Aussi il me procurait toujours son assistance et ses avis dans toute la mesure possible, et il pouvait beaucoup.

A cette époque on envoya mon confesseur (1) dans une autre localité, ce qui m'affecta beaucoup. Je craignais de retomber encore dans mes infidélités passées, et il me semblait impossible de rencontrer un directeur comme lui. Mon âme se trouva alors comme dans un désert, au comble de la désolation et de la crainte ; je ne savais plus que devenir.

Une de mes parentes obtint alors de mes Supérieurs l'autorisation de m'emmener chez elle ; j'en profitai pour me procurer de suite un autre confesseur parmi les Pères de la Compagnie de Jésus. Grâce à la bonté divine, je me liai d'amitié avec une dame veuve, illustre par sa naissance et très adonnée à l'oraison (*b*) ; comme elle avait

(1) La Sainte désigne ici, non pas saint François de Borgia, qu'elle ne vit qu'en passant, mais le P. Cétina, qui l'avait confessée durant deux mois.

beaucoup de relations avec eux, elle m'adressa à son confesseur (1). Je restai chez elle un temps assez long. Sa demeure était située près de celle des Pères, ce qui me causait une vive joie, parce que je pouvais ainsi communiquer souvent avec eux. La seule connaissance de la sainteté de leurs

(1) Il s'agit probablement du P. Jean de Padranos, et non du P. Baltasar Alvarez. — Le P. Baltasar Alvarez, né en 1533 à Cervera, diocèse de Calahorra, entra dans la Compagnie de Jésus en 1555, prononça ses vœux en 1557, et dès l'été de 1558 il était ordonné prêtre. Il fut maître des novices, recteur, provincial, et mourut en odeur de sainteté au collège de Belmonte, 1580. Il a été l'un des plus grands directeurs de la Sainte. Il fut parfois timide à son égard, et n'osait pas se fier à ses propres lumières, parce que Notre-Seigneur ne le conduisait pas par le même chemin (*Vie* de la Sainte, c. 38). Mais il fut à une certaine époque son seul consolateur.

Nous savons qu'il fut son confesseur durant six ans seulement, au bout desquels, c'est-à-dire au commencement de 1566, il quittait Avila pour Médina (Mir, I, p. 273). Il ne put donc pas être son confesseur avant la fin de 1559 ou au commencement de 1560. Mais alors quel fut le confesseur de la Sainte après le P. Cétina? Le P. Jean de Pradanos ne la confessa que deux mois. Quant aux PP. Hernando Alvarez del Aguila, Araos et Ripalda, ils ne la confessèrent qu'en passant. Il a donc là une question qui n'est pas encore élucidée.

Cf. *Historia de la C^a de Jesús*, Astrain, t. III. — P. André de l'Inc., *Memorias Hist.* l. R. n° 124. Bibl. Nat. de Madrid — P. Silverio, *Vida*, I, passim. — Mir, *Vida*, I, passim — Ribera, éd. Pons, l. I, c. x — Boll., *Acta S. Ter.*, n. 164.

entretiens était pour mon âme d'un très grand profit spirituel.

Ce Père commença par me faire pratiquer une vie plus parfaite. Il me disait que je ne devais rien négliger pour contenter Dieu entièrement, et me traitait avec beaucoup de prudence et de bonté, car mon âme, loin d'être forte, était encore très tendre; elle ne pouvait, en particulier, renoncer à certaines amitiés; je n'y offensais pas Dieu, mais j'y étais très attachée; il ne me semblait pas possible de les rompre sans ingratitude. Aussi je disais à mon confesseur : Puisque je n'offense pas Dieu, pourquoi devrais-je manquer de reconnaissance? Il me conseilla de recommander cette affaire à Dieu pendant quelques jours et de réciter l'hymne *Veni Creator*, afin qu'il daignât m'éclairer sur ce qu'il y aurait de mieux. Or un jour, que j'étais restée longtemps en oraison et avais conjuré le Seigneur de m'aider à le contenter en tout, je commençais l'hymne; pendant que je la récitais, il me vint un ravissement si subit, qu'il me tira pour ainsi dire hors de moi; mais il était si manifeste que je ne pouvais nullement en douter. C'était la première fois que le Seigneur m'accordait la grâce du ravissement. J'entendis alors ces paroles : « *Je ne veux plus que tu converses désormais avec les hommes,*

mais seulement avec les Anges (*c*). Je fus saisie du plus grand effroi, parce que le transport s'était fait sentir avec véhémence et que ces paroles m'avaient été dites dans le plus intime de l'âme. J'éprouvai donc de la crainte, mais aussi une vive consolation : et quand la frayeur causée, ce me semble, par la nouveauté d'une telle grâce se fut dissipée, la consolation me resta.

Cette parole s'est vérifiée d'une manière parfaite. Depuis lors, je n'ai jamais pu avoir ni affection, ni goût, ni amour spécial, si ce n'est pour des personnes que je vois aimer Dieu et s'appliquer à le servir. Il n'est plus en mon pouvoir de faire autrement. Il m'importe peu qu'il s'agisse de parents ou d'amis. C'est pour moi une croix pesante d'avoir le moindre rapport avec toute personne chez qui je ne trouve pas l'amour de Dieu ou la pratique de l'oraison. Et autant que j'en puis juger, telles sont exactement mes dispositions.

Depuis ce jour, je me sentis fermement résolue à ne négliger aucun sacrifice pour ce Dieu qui, en un instant (car cela ne dura pas davantage, ce me semble), avait entièrement transformé sa servante. Aussi il n'était plus nécessaire de me presser sur ce point. Mon confesseur, me voyant si attachée à ces amitiés, n'avait pas osé me

donner l'ordre formel d'y renoncer. Sans doute, il attendait ce changement de Notre-Seigneur qui l'opéra en effet. Pour moi, je me sentais incapable d'y réussir. Ayant tenté, il est vrai, divers essais, et voyant quelle peine j'en éprouvais, j'y avais renoncé comme à une chose d'ailleurs qui me semblait sans inconvénient. Le Seigneur daigna me donner assez de liberté et de force pour renoncer à toutes ces attaches. J'en parlai donc à mon confesseur, et je quittai tout de la manière qu'il me commanda. Un telle détermination de ma part fit le plus grand bien à la personne avec laquelle j'étais liée.

Béni soit à jamais le Seigneur ! En un instant, il m'a donné cette liberté que je n'avais pu conquérir après tant d'années malgré toutes mes diligences, et souvent même malgré des efforts qui avaient nui grandement à ma santé. Comme ce fut l'œuvre de Celui qui est tout-puissant et le vrai maître de toutes les créatures, je n'eus alors aucune peine.

(*a*) S. François de Borgia venait d'être nommé commissaire de tous les Jésuites d'Espagne, en 1554, lorsqu'il se rendit pour la première fois à Avila pour y traiter de la fondation d'un collège. Il y retourna au printemps de 1557. C'est alors qu'il vit la Sainte

à deux reprises différentes. — Cf. Ribéra, éd. Pons, l. I, c. x. — Mir, I, c. 27-29.

(*b*) Doña Guiomar de Ulloa était fille de don Pedro de Ulloa, gouverneur de Toro, et de doña Aldonza de Guzman. Veuve à vingt-cinq ans, elle s'était adonnée complètement à la pratique de la vertu. Liée intimement avec la Sainte en 1557, elle prit une part très active à la fondation du premier monastère de la réforme du Carmel. Elle voulut même embrasser la vie de Carmélite à Saint-Joseph d'Avila; mais son peu de santé l'obligea à sortir au bout de quelque temps. Elle n'en continua pas moins sa vie édifiante et demeura jusqu'à la fin la fidèle amie de la Sainte. — Cf. *Hist. gén. des Carmes.*, l. III, c. xi.

(*c*) Au milieu des reliques conservées chez Monseigneur le Sacriste du Vatican, se trouve le précieux petit autographe où la Sainte a consigné cette faveur. Il est conçu ainsi : « J. M. J. *Entendi estas palabras : No quiero que tengas conversacion con hombres, sino con Angeles. Teresa de Jesus.* »

PETITE TABLE ANALYTIQUE

Amour. Ses exigences, 172; sa dignité, 174, 183.
Augustines d'Avila. Leur sainteté, 52, 57.
Cépéda (Marie de). Sa vertu, 46, 48.
Charité pour le prochain. 36, 99, 120, 124, 139, 207.
Clôture. Sa nécessité, 113.
Communion. La première de la Sainte, 92.
Confesseurs. 69, 73, 83, 213, 214; les Confesseurs peu instruits, 101, 147, 323.
Confiance en Dieu. 203, 249.
Consolations. 185, 189. La Sainte n'en a demandé qu'une fois, 157.
Conversion. 84, 88.
Défiance de soi. 102.
Détachement. 244, 247, 392.
Dévotions approuvées. 102.
Directeur spirituel. 212, 214.
Exemple des parents. 45, 46.
Fautes dorées. 74.
Foi. 284, 295.
Gloire. État surnaturel de la Sainte, 251, 254, 269, 272, 280, 286, 386.
Humilité. 66, 120, 134, 137, 162, 166, 200, 246.
Hypocrisie. La Sainte n'en a jamais eu, 111.
Images. Leur importance, 154.
Jardin de l'âme. Manières de l'arroser, 177...
Joseph (saint). Son crédit, 102, 103, 105.

Lecture. 45; celle des bons livres, 59, 61, 69, et leur nécessité, 73, 153.

Maladie. 58, 61, 67, 89, 93, 122.

Miséricorde de Dieu. 74, 75, 94, 106, 130, 142, 157, 231, 255, 363.

Monastères relâchés. 114, 116.

Noviciat. Troubles et joies, 80. Joie de la prise d'habit, 64.

Oncle (l'oncle Pierre). Sa vertu, 59.

Oraison. Don d'oraison, 98; Crainte de l'oraison, 111. Oraison de quiétude, 70, 223, 239, et sa dignité, 235, 238; Manière de faire oraison, 69, 71, 161; sa nécessité, 122, 150, 291; la véritable, 123. Tourment que la Sainte y endure, 128, 144, 180, 187. Méthode, 152, 178, 191, 211, 219, 239, 250.

Parents. Ceux de la Sainte, 33, 39, 121. Maladie et sainte mort de son père, 126, 127. Conseils sur la vocation de leurs enfants, 114.

Parole. La première entendue dans l'oraison, 296.

Patience. 81, 98.

Péchés. Horreur naturelle de la Sainte pour le péché. 48, 88, 93, 138, 157. Ses fautes *dorées*, 74.

Poésies. 254.

Prédicateurs. 258.

Présence de Dieu. 159, 225.

Science. Son utilité pour l'oraison. 192, 226, 241.

Théologie mystique. Explications de cette faveur. 159, 175, 193, 198.

Vision. Celle de sa mission future, 95; celle de Notre-Seigneur lui reprochant d'aller au parloir, 117; celle d'un crapaud, 119; celle de l'*Ecce Homo*, 150.

Vocation de la Sainte, 60, 61.

TABLE DES MATIÈRES

Préface. 1

Introduction à la *Vie* de la Sainte. 19

CHAPITRE I

Elle montre de quelle manière le Seigneur commença à diriger cette âme dès l'enfance vers la vertu, et quel secours on trouve pour la pratiquer dans les bons exemples des parents. 33

CHAPITRE II

Elle montre comment elle perdit peu à peu ces vertus, et combien il est important de fréquenter dès l'enfance des personnes vertueuses. 44

CHAPITRE III

Elle raconte comment une sainte compagnie a réveillé ses bons désirs d'autrefois, et par quel moyen le Seigneur commença à l'éclairer et à lui montrer l'illusion où elle se trouvait. 56

CHAPITRE IV

Elle raconte les moyens que le Seigneur a employés pour l'aider à triompher d'elle-même et à revêtir le saint habit, ainsi que les grandes infirmités que Sa Majesté a commencé à lui envoyer. 63

CHAPITRE V

Elle continue le récit de ses grandes maladies et de la patience que le Seigneur lui donna pour les supporter. Elle montre comment Dieu tire le bien du mal, ainsi qu'on le verra d'après un fait qui lui arriva dans cette localité où elle était allée pour se soigner. 80

CHAPITRE VI

Elle parle de la gratitude immense qu'elle doit au Seigneur pour sa résignation parfaite au milieu de si grandes souffrances. Elle montre comment elle prit le glorieux saint Joseph pour médiateur et avocat et quels avantages elle en retira. . . 96

CHAPITRE VII

Elle montre comment elle perdit peu à peu les faveurs dont le Seigneur l'avait comblée et combien fut infidèle la vie qu'elle commença à mener. Elle raconte les dangers où sont les monastères de religieuses qui ne gardent pas une très étroite clôture. 110

CHAPITRE VIII

Elle traite du grand bonheur qu'elle eut de ne pas abandonner entièrement l'oraison et par suite de ne point perdre son âme. Elle montre quel remède excellent est l'oraison pour réparer le temps perdu ; elle exhorte toutes les âmes à s'y adonner ; elle en expose tant d'avantages que, viendrait-on à l'abandonner, ce serait encore un bien considérable d'avoir profité pendant quelque temps d'une source de grâces si abondante. 137

CHAPITRE IX

Elle raconte par quels moyens le Seigneur commença à réveiller son âme, à l'éclairer au milieu de si épaisses ténèbres et à fortifier ses vertus pour la préserver du péché. 150

CHAPITRE X

Elle commence à raconter les faveurs que le Seigneur lui a accordées dans l'oraison, les moyens par lesquels nous pouvons y donner notre concours et l'importance qu'il y a à bien comprendre les faveurs divines. Elle supplie celui à qui elle destine ces pages de tenir secret le récit qui va suivre, puisqu'on lui commande d'exposer avec tant de détails les faveurs reçues de Dieu. 159

CHAPITRE XI

Elle montre pour quel motif nous n'arrivons pas en peu de temps à la perfection de l'amour de Dieu. Elle commence à expliquer par une comparaison quatre degrés d'oraison; elle traite ici du premier; c'est un point très important pour ceux qui commencent et pour ceux qui ne goûtent pas les douceurs de l'oraison. 171

CHAPITRE XII

Elle continue à expliquer ce premier degré d'oraison; elle expose jusqu'où nous pouvons arriver par nous-mêmes avec l'aide de Dieu; elle montre le danger qu'il y a à vouloir élever l'esprit à des choses surnaturelles et extraordinaires avant que le Seigneur ne nous en fasse la grâce. 189

CHAPITRE XIII

Elle continue l'explication du premier degré d'oraison et donne des avis pour se prémunir contre quelques tentations que suscite parfois le démon. Ce chapitre contient une doctrine de la plus haute importance. 199

CHAPITRE XIV

Elle commence à expliquer le second degré d'oraison, dans lequel le Seigneur fait déjà goûter à l'âme des consolations plus spéciales. Elle montre comment ce sont des faveurs surnaturelles. C'est un point important à noter. 221

CHAPITRE XV

Elle continue le même sujet et donne quelques avis sur la conduite à tenir dans cette oraison de quiétude. Elle expose comment il y a beaucoup d'âmes qui arrivent à ce degré d'oraison et montre que bien peu montent plus haut. Les points dont il est question sont très utiles et très nécessaires. . 233

CHAPITRE XVI

Elle traite du troisième degré d'oraison et de choses très relevées. Elle montre ce que peut l'âme parvenue à cet état et quels effets produisent ces faveurs si hautes du Seigneur. Cette doctrine est très propre à porter notre esprit aux louanges de Dieu et à consoler beaucoup l'âme ainsi favorisée. 250

CHAPITRE XVII

Elle continue l'explication de ce troisième degré d'oraison, achève d'en exposer les effets, et montre les obstacles causés ici par l'imagination et la mémoire. 261

CHAPITRE XVIII

Elle traite dans ce chapitre du quatrième degré d'oraison; elle commence à exposer d'une manière excellente la haute dignité à laquelle le Seigneur élève l'âme en cet état. Cette doctrine est de nature à donner le plus grand courage aux personnes qui s'adonnent à l'oraison, pour qu'elles s'efforcent d'arriver à un état si sublime auquel on peut parvenir dès ici-bas, non par nos mérites, mais par la bonté de Dieu. Il faut lire ce chapitre avec attention, car le sujet y est traité d'une manière très élevée et il renferme des points très importants. 271

CHAPITRE XIX

Elle continue le même sujet et commence à expliquer les effets que ce degré d'oraison produit dans l'âme. Elle exhorte vivement à ne point retourner en arrière, et à ne point abandonner l'oraison, alors même que ces faveurs seraient suivies de chutes. Elle indique les dangers qu'il y aurait à ne pas suivre ce conseil. Cette doctrine est très importante et sera d'une grande consolation pour les faibles et les pécheurs. 286

CHAPITRE XX

Ce chapitre montre la différence qu'il y a entre l'*Union* et le *Ravissement*, expose la nature du *ravissement* et donne un aperçu du bonheur de l'âme, quand le Seigneur dans sa bonté l'élève à cet état. Il en montre enfin les effets. Cela est digne de beaucoup d'admiration. 304

CHAPITRE XXI

Elle continue et achève ce dernier degré d'oraison. Elle montre combien l'âme arrivée à cet état souffre d'être obligée de vivre encore en ce monde, et comment le Seigneur l'éclaire sur les illusions d'ici-bas. Ce chapitre renferme une doctrine excellente. 332

CHAPITRE XXII

Elle déclare combien c'est un chemin sûr pour les contemplatifs de ne point élever leur esprit à des choses sublimes, si le Seigneur lui-même ne l'élève. Elle montre comment l'Humanité du Christ doit être la voie de la plus haute contemplation. Elle rapporte une illusion où elle a été quelque temps. Ce chapitre est très utile. 344

CHAPITRE XXIII

Elle reprend le récit de sa vie, et montre comment et par quels moyens elle a commencé à s'élever à une plus haute perfection. Il est utile pour ceux qui dirigent les âmes d'oraison de savoir ce qu'il faut faire au début. Elle indique le profit qu'elle retira d'avoir été bien dirigée. 365

CHAPITRE XXIV

Elle continue le même sujet, et montre quels progrès son âme a réalisés après avoir commencé à obéir. Elle dit aussi combien peu lui a servi sa résistance aux faveurs divines, et comment Sa Majesté lui en accordait toujours de plus élevées. 385

Petite table analytique. 395

Imprimerie E. Aubin. — Ligugé (Vienne).

Importé de Belgique

LA VIE SPIRITUELLE

Mensuelle, par fascicules de 96 à 144 pages
École Théologique de SAINT-MAXIMIN (Var)
Directeur : R. P. M.-Vincent BERNADOT, O. P.

SON BUT : Eclairer les âmes chrétiennes sur les richesses de la vie intérieure. Enseigner tout ce qui peut être utile aux prêtres et aux fidèles pour se rapprocher de Dieu. Exciter une piété forte, éclairée, fondée en doctrine.

Aux prêtres elle enseigne l'art de la direction des âmes. — *Aux religieux* elle révèle tous les trésors de leur saint état. — *Aux fidèles* elle expose tout ce qui se rapporte à la vie intérieure.

ÉDITION ORDINAIRE (**20** fr. par an ; Étranger, **30** fr.)
Chaque numéro contient des articles sur :

Les Principes et la Pratique : Études sur la perfection et ses degrés, sur telle vertu particulière, les fêtes liturgiques, la grâce, les prières, les sacrements, etc.

Les Maîtres et les Modèles : Les saints considérés soit comme docteurs, soit comme modèles de la vie spirituelle ; études variées sur leur vie et sur leurs œuvres.

Textes Anciens : Extraits des grands auteurs spirituels de l'antiquité oubliés ou d'accès difficile, toujours en vue de la vie spirituelle.

Les Idées et les Œuvres : Monographies des œuvres chrétiennes d'importance générale ; chroniques des principales manifestations de la vie spirituelle.

Bulletins Bibliographiques : Comptes-rendus très soignés des ouvrages anciens et nouveaux à conseiller aux fidèles pour les lectures spirituelles.

ÉDITION AVEC SUPPLÉMENT (**30** fr. par an ; Étranger, **40** fr.)

Tous les deux mois, aux cent pages de l'édition ordinaire est ajouté un Supplément pour ceux qui s'intéressent aux questions d'érudition (études historico-doctrinales sur les œuvres des saints, les sources de la mystique, etc.).

COLLABORATION. — La revue est dirigée par des Pères Dominicains, mais elle n'est pas l'organe exclusif d'une école particulière : elle s'inspire constamment de la doctrine traditionnelle. Elle compte, parmi ses collaborateurs, des évêques, des prêtres séculiers, des religieux Bénédictins, Carmes, Franciscains, Capucins, Eudistes, Sulpiciens, Oratoriens, etc.

Chèques postaux : Marseille : 92.42 **R. C. Brignoles 2787**

MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

Obras de Santa Teresa de Jesús

Número.....	2230	Precio de la obra..... Ptas.	.....
Estante.....	962	Precio de adquisición. »	.....
Tabla.....	2	Valoración actual..... »	.....

3230.

VIE DE
SAINTE
THERÈSE

1